

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'armée belge devant l'invasion allemande
Le désarmement
Lénine
Ame inachevée
L'appel à l'oubli
La vie de Verhaeren en sept minutes
Nous n'irons plus au bois
Bibliographie
L'aventure de Mme Duncan et le rapport de M. Harry Priel

Général Hellebaut
Comte Louis de Lichtervelde
Jean Thévenet
Lucien Cerfaux
G.-K. Chesterton
Thomas Braun
Jean Maxence
Omer Englebret
Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une nouvelle traduction de l'« Imitation de Jésus-Christ », Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

« Quand je vois que, dans notre République, tout conspire, dans le domaine moral, à désarmer la nation, alors qu'outre-Rhin tout concourt à l'armer, je me prends à désespérer. Il est certain que, si notre Gouvernement ne parvient pas à secouer le joug du pacifisme, l'Europe sera allemande dans quelque vingt années. »

M. Emile Buré, qui écrivait cela, ces jours-ci, dans son journal *L'Ordre*, a raison. La vague pacifiste que l'on s'applique à soulever en Europe est, de toute évidence, destinée à favoriser l'Allemagne. Que la France se laisse séduire demain par le chant des sirènes et elle connaîtra très vite une invasion nouvelle. Et la Conférence du désarmement, toute proche, tendra surtout à cela : désarmer la France. L'argumentation est bien simple. Comme le disait le ministre des Affaires étrangères du Reich, dans sa communication officielle, du 28 août dernier, au secrétariat général de la Société des Nations, l'état des armements de l'Allemagne, « fait ressortir combien sont faibles les armements de l'Allemagne en comparaison de ceux d'autres Etats ayant un territoire et un chiffre de population correspondant au sien. Ces armements restent même en partie considérablement au-dessous des chiffres fixés par les dispositions pertinentes du Traité de Versailles, notamment en matière navale ». L'Allemagne désarmée (!) demandera donc que la France le soit comme elle...

Aujourd'hui même, 27 novembre, se tiennent à Paris des palabres en faveur du désarmement (Congrès international d'études pour le désarmement) où Mgr le professeur Dr G. Schreiber, membre du Reichstag, doit prononcer un discours dont nous avons reçu le texte. Si nous ne le publions pas, c'est qu'il ne dit pas un mot de la préparation directe et indirecte de l'Allemagne à la guerre et qu'il se réduit à ce seul argument, en réponse à la question *Quand désarmer?* (nous citons) :

En ce qui concerne cette question du désarmement, il ne peut continuer à exister des Etats ayant respectivement deux sortes de droits, à savoir des Etats ayant déjà exécuté leur désarmement et des Etats qui se soustraient à cette obligation.

Et Mgr Schreiber continue :

L'esprit même de la S. D. N., qui veut être une Société des Nations libres jouissant de droits égaux, s'y oppose, non moins que le système des garanties de la paix formulées dans les articles 15 et 16 du Pacte. Songeons, par exemple, au problème de l'organisation de l'action commune à engager par la S. D. N., d'après l'article 16 du Pacte. L'organisation de cette action commune est impossible avant qu'on ait établi une adaptation compensatrice entre les matériels et effectifs des Etats désarmés et ceux des Etats non encore désarmés, étant donné qu'en l'absence d'un tel équilibre, l'action commune ne saurait se diriger que contre les Etats faibles, mais jamais contre une puissance

forte. Or, ce serait là une négation fondamentale de l'idée même du Droit, qui est à la base de la S. D. N.

Il apparaît donc qu'il n'y a qu'une seule réponse à donner à la question de savoir quand il faudra désarmer et cette réponse c'est : Tout de suite ! Immédiatement ! sans aucun retard ! Nous nous trouvons en face du fait qu'au mois de février prochain, c'est-à-dire dans les deux mois, sera ouverte à Genève la première Conférence générale du désarmement. Dans le délai d'un seul mois, les délégations venant de toutes les parties du monde et désignées pour prendre part à la Conférence du désarmement, se mettront en route pour Genève. Afin de ne pas pousser au delà des limites de ce qui est humainement supportable, le pessimisme et la méfiance entre les nations, pour ne pas donner le coup mortel à la S. D. N., cette Conférence devra aboutir, aussi vite que possible à un succès décisif. C'est le fait même de l'imminence de la Conférence du désarmement, de l'impossibilité de l'ajourner, de la nécessité de son succès, qui donne une réponse concrète à la question de savoir à quel moment il faudra désarmer : il faudra désarmer au cours de l'année prochaine. L'année 1932 devra constituer un tournant décisif ; elle devra décider qui l'emportera enfin dans la course engagée entre Mars et l'ange de la Paix.

* * *

Très beau tout cela, mais le plus élémentaire bon sens tait se poser la question : pourquoi donc le Reich met-il une telle insistance à exiger de la France qu'elle désarme ? Les Allemands pacifiques, et a fortiori les Allemands pacifistes, ne peuvent pas ignorer les ravages qu'exercent dans leur pays les idées de revanche et le danger que suscitent les progrès de l'hitlérisme et de la militarisation d'une grande partie de la jeunesse allemande dans des associations qui ne cachent pas l'esprit qui les anime. Mais alors, une France qui accepterait de ramener ses armements à des chiffres équivalents aux chiffres... officiels allemands, ce serait la guerre certaine et à bref délai. Un pacifiste allemand devrait donc conjurer la France démocratique et républicaine, très certainement incapable de faire une guerre offensive, de ne pas encourager, par sa faiblesse, le militarisme allemand. Aussi Foerster n'hésite pas. Il est logique, lui, en adjurant cette France de rester forte pour servir la cause de la paix en Europe.

Et on se butte toujours, en fin de compte, à la même question : Que veut l'Allemagne ? On a tellement trompé le peuple allemand sur les responsabilités de la guerre et sur la férocité des vainqueurs, qu'il paraît impossible de lui faire comprendre, en ce moment, que l'égalité de traitement réclamée par Mgr Schreiber conduirait à la plus flagrante et à la plus injuste des inégalités.

* * *

Et nous ?...

Un religieux belge rentré ces jours-ci de Berlin, où il avait assisté à un congrès de sociétés pacifistes catholiques allemandes exprimait le souhait de voir créer, chez nous aussi, un mouvement

pour la paix. Comme si tous les Belges, sans exception aucune, ne formaient pas une seule et vaste association pour la paix! Comme s'il y avait en Europe une nation plus intéressée que la nôtre à voir proscrire la guerre!

Mais que de folies fait éclore, en ce moment, l'idéal pacifiste, chez nous et particulièrement en pays flamand! Un hebdomadaire, *Hooger Leven*, répond à ce sujet les idées les plus extravagantes, les plus dangereuses et les moins justifiées. Son rédacteur en chef, M. Gerard Walschap, vient de publier un petit volume intitulé *Nooit meer oorlog!* (Plus jamais de guerre!), où sont accumulés les plus invraisemblables sophismes inspirés par une mystique de la paix qui paraît avoir fait perdre à l'auteur tout bon sens. Et la morale catholique se trouve compromise, dans cette croisade, de la plus étrange façon, car c'est au nom de l'Evangile que ces pauvres illuminés non seulement partent en guerre contre toute guerre, mais prêchent la croisade contre tout armement, parce que toute armée conduit nécessairement à la guerre. Il n'y aurait qu'à avoir pitié d'eux et à sourire avec commisération si l'effort dépensé en ce moment pour susciter, en Flandre, un enthousiasme pacifiste, ne risquait d'affoler un peu plus encore l'*intelligentia* flamande et d'égarer nos populations au point de les livrer, sans défense, à une invasion nouvelle.

Parlant du livre de M. Walschap dans *Hooger Leven* même, un certain M. André Demedts ne craint pas d'écrire des phrases qu'on s'étonne de trouver dans une publication catholique :

« Ce qui fait qu'un peuple est ce qu'il est, ne se défend pas par les armes.

» Notre rêve : supprimer le service obligatoire, désarmer, rendre possible la paix, n'est pas un rêve, si nous savons le vouloir. Les quelques hommes d'argent, les orateurs aux formules patriotiques, les officiers et sous-officiers payés par nous, ne peuvent rien contre notre volonté, si nous sommes des millions à demander la même chose... »

A demander quoi?

Que la Belgique désarme, et tout de suite!...

* * *

Mais c'est la conquête certaine! vous écoutez-vous. Qu'importe, répond *Hooger Leven*, car « depuis des centaines d'années nous sommes habitués en Belgique à ne pas être maîtres chez nous et pourtant, on n'a pas changé notre essence : Espagnols, Autrichiens, Français, que n'avons-nous pas été? »

Voilà à quelles aberrations conduit l'idée fixe! La guerre est une chose horrible, c'est entendu, mais pousser sa hantise jusqu'à tout sacrifier pour l'éviter, même les intérêts collectifs les plus sacrés, et cela soi-disant au nom de la morale catholique, est-ce assez absurde!...

* * *

Le comble dans ce domaine, c'est un article « par un prêtre » (?) publié dans *L'Avenir social* de juin-juillet dernier, revue socialiste dirigée par M. Camille Huysmans en personne.

« Je suis partisan du désarmement total et immédiat de la Belgique », écrit ce prêtre dont on voudrait bien connaître le nom, la compétence et l'autorité.

« Pourquoi? parce que « Tu ne tueras point, sauf le cas de légitime défense » et que « pour qu'une guerre soit juste, il ne suffit pas qu'elle soit défensive », « il ne suffit pas que mon droit soit violé; il faut qu'il le soit en une matière tellement grave que les intérêts menacés par l'agresseur soient proportionnés à l'immensité des biens que je sacrifie à en acceptant de faire la guerre ».

« Cette double condition se vérifie-t-elle pour notre pays? »

« Je réponds : « Non ! » »

Écoutez ça :

Si nous restons neutres jusqu'au bout (comme a fait le grand-duché de Luxembourg au cours de la grande guerre), nous sommes innocents comme l'enfant qui vient de naître; personne n'a de reproches à nous faire; si quelqu'un veut nous faire du tort, nous faisons appel à l'opinion publique mondiale, nous soulevons en notre faveur la conscience européenne. Nous avons conservé tous les titres que nous avons présentement à une existence nationale indépendante; nous nous trouvons dans une situation morale et diplomatique beaucoup plus favorable que si nous avions pris les armes... »

Comment amasser plus de sottises en aussi peu de lignes? Et voici le bouquet :

Ainsi donc, à mon sens, pour commencer, tout député ou sénateur catholique a le devoir strict, sous peine de péché mortel, de se refuser à toute aggravation de nos charges militaires : pas un sou pour des fortifications!... De plus, il doit favoriser toute mesure tendant à la suppression radicale de notre armée. Nous refusons de faire tuer nos enfants et de tremper nos mains dans le sang de nos frères, qui n'ont commis d'autre crime que de naître de l'autre côté de la frontière.

A notre époque et dans notre pays, il n'y a plus de guerre juste qui soit imaginable, et la neutralité désarmée est le seul moyen véritable de protéger, suivant la formule héritée d'époques heureusement dépassées, « nos foyers, nos femmes et nos enfants ». Voyez, du reste, le grand-duché de Luxembourg, qui lui, n'a pas souffert du conflit 1914-1918.

Ainsi donc, désarmement total et immédiat!

Il faut que quelqu'un commence!

A mon avis, notre pays peut le faire plus facilement qu'une grande puissance européenne.

Ce sera la gloire de la Belgique que d'avoir montré l'exemple.

Quel dommage que ce prêtre (?) n'ait pas signé! On aimerait lui demander les noms des théologiens dont il se couvre. Et nous qui pensons encore que la morale catholique enseigne que l'intérêt général peut exiger parfois que les individus lui sacrifient tous leurs biens et jusqu'à leur vie!...

* * *

Dans la *Libre Belgique*, M. Paul Struye a expliqué longuement des choses très simples. Tout de même, son dernier article n'agace plus de la même manière que le précédent, et il a, visiblement voulu apporter de nécessaires tempéraments et d'utiles explications. Citons :

Ce ne sont pas les armements de la Belgique qui mettront jamais en péril la paix du monde ou le succès de la Conférence.

Il est même vraisemblable qu'au cas où une réduction générale pourrait être obtenue, elle ne s'appliquera pas à notre pays ou ne s'y appliquera qu'en une faible mesure.

Les statistiques nous apprennent, en effet, qu'alors qu'un certain nombre d'Etats consacrent de 15 à 30 % de leur budget global à leurs dépenses militaires, la proportion en Belgique n'atteint qu'environ 10 %.

Nous sommes donc en bonne posture, nul ne pourra nous accuser de militarisme excessif et nous n'avons pas à craindre de diminution appréciable de nos moyens de sécurité.

Nous voilà bien d'accord! Mais alors, à quoi rime toute cette agitation, en Belgique, pour le désarmement? Car, si les armements de la Belgique ne mettront jamais en péril la paix du monde et le succès de la Conférence, ce que les Belges pensent du désarmement et de la guerre n'influencera pas davantage la dite Conférence.

Mais tout cela n'empêchera pas, — continue M. Struye — hélas, d'excellents patriotes, animés des meilleures intentions de continuer à croire et à dire que la Conférence du désarmement est une machine de guerre sournoisement dirigée contre notre pays!

Non, mais la Conférence du désarmement pourrait bien être une machine de guerre dirigée directement contre la France et donc indirectement contre notre pays. Certes, notre intérêt est que la Conférence réussisse! Mais puisque M. Struye admet que « la démonstration semble faite que le budget allemand est démesurément gonflé. Les dépenses militaires de l'Allemagne paraissent hors de proportion avec l'importance des effectifs et du matériel que les traités de paix l'autorisent à entretenir », pour réussir, la Conférence du désarmement devrait écarter le danger d'une nouvelle attaque allemande. Donc, et nous ne cessons de le répéter, le succès de cette Conférence dépendra surtout et presque uniquement de la volonté de paix de l'Allemagne et non pas de la fin d'une obstination française à ne pas vouloir ramener les armements de la France au niveau de ceux de l'Allemagne.

M. Struye, en bon juriste, en a parfois de bien bonnes. « Qui peut nier, écrit-il, que le Traité de Versailles, le « Diktat » comme on dit là-bas ait été imposé à l'Allemagne contre son gré? » Mais quand donc un vaincu a-t-il jamais accepté de bon gré les conditions du vainqueur?... Après une guerre perdue, un traité de paix n'est-il pas toujours « dicté » par le fort et accepté à son corps défendant par le faible? D'autre part, Erzberger n'a-t-il pas confessé l'étonnement des plénipotentiaires allemands à Rethondes devant l'extrême modération des conditions « dictées » par Foch!

* * *

Citons encore :

*Dès lors le dilemme se pose :
Ou bien l'Allemagne accroîtra ses armements, pour se mettre au niveau des autres; ou bien le monde réduira les siens.*

Est-il besoin de souligner que non seulement l'intérêt général des peuples, mais aussi notre intérêt national à nous, Belges, est dans la seconde de ces alternatives!

Où, si le monde, en réduisant ses armements, parvient à mettre l'Allemagne hors d'état de nuire. Toute la question est là. Et le cardinal Bourne vient de rappeler très à propos que Français et Polonais ont raison de se maintenir en armes devant un danger toujours menaçant. La Conférence du désarmement arrivera-t-il à supprimer le danger allemand : voilà le problème vital!

Sans doute l'opinion, — conclut M. Struye — dans certains milieux catholiques surtout, est justement alarmée par les outrances de pacifistes qui prêchent le désarmement sans compensation et n'hésitent pas à exiger au besoin le désarmement unilatéral de la Belgique.

De ce désarmement — faut-il le répéter? — nous ne voulons pas et nous ne voudrions jamais.

Mais dès lors qu'il s'agit seulement d'encourager ceux qui veulent réduire les charges militaires effrayantes qui pèsent sur les peuples, empêcher les armements clandestins et organiser un contrôle international efficace, nous pensons que les patriotes les plus éprouvés ont non seulement le droit mais le devoir de se joindre à ces efforts.

L'intérêt national de notre pays et l'intérêt général de la communauté des nations se trouvent, dans cette matière, étroitement liés.

Encore une fois, tous les Belges se joignent aux efforts faits pour limiter et diminuer les armements déclarés ou clandestins, et ce que nous reprochons à M. Struye, c'est moins d'enfoncer des portes ouvertes que d'avoir l'air de dire qu'il pourrait y avoir des Belges militaristes. Mais devant certaine propagande pacifiste nous n'hésitons pas à affirmer qu'en cette fin d'année 1931, l'urgent n'est pas d'écrire des articles pour prêcher aux Belges les beautés

du désarmement, mais de leur rappeler la nécessité de se défendre et de préparer soigneusement leur défense. « L'intérêt national de notre pays et l'intérêt général de la communauté des nations », demandent que M. Struye explique aux lecteurs de la *Libre Belgique*, non pas qu'ils doivent être pacifistes, mais que, quel que soit le succès de la Conférence du désarmement, la Belgique doit être et rester forte. Puisque M. Struye admet que certains milieux catholiques sont justement alarmés par les outrances de certains pacifistes qui prêchent le désarmement immédiat de la Belgique, qu'il fasse donc campagne contre ces dangereux illuminés au lieu de s'attaquer à des adversaires inexistantes et de faire, pratiquement, le jeu de ceux qui énervent notre volonté de défense.

* * *

Il faut féliciter vivement la *Ligue des travailleurs chrétiens* des progrès qu'elle ne cesse de réaliser. A son X^{me} Congrès tenu dimanche dernier, son sympathique secrétaire général, M. l'abbé Colens dont on fête les vingt-cinq années de dévouement à la classe ouvrière, a donné des chiffres impressionnants : 263,303 membres, 60,000 de plus que l'année dernière; 210,311 syndiqués; 914,000 mutuellistes; 148,000 femmes affiliées à la Fédération nationale des gildes féminines; 92,000 membres des associations de jeunesse ouvrière catholique.

Admirons sans réserve cette magnifique organisation ouvrière chrétienne, seule digue efficace contre la marée socialiste, seul obstacle à la déchristianisation des masses par le Parti Ouvrier Belge. Il faut ménager d'autant moins notre admiration aux apôtres de cette démocratie sociale chrétienne qu'ils rencontrent et ne cessent de rencontrer les difficultés les plus grandes pour faire comprendre au prolétariat que la religion du Christ n'est pas responsable des abus que des chrétiens oublieux de leur devoir social ont laissé se développer pendant le XIX^e siècle. Et aujourd'hui encore, les abus patents d'un capitalisme financier ne sont pas couverts par la morale évangélique. Loin de là! En désolidarisant la doctrine catholique d'avec les excès du régime actuel, les chefs des organisations sociales ouvrières rendent à l'Eglise un inappréciable service. Quant à ceux qui les accusent volontiers de socialisme chrétien ou qui — comme cet anonyme qui même campagne dans la *Libre Belgique* contre les allocations familiales — se bornent à critiquer et à démolir, qu'ils n'oublient donc pas que sans ces soi-disant socialistes chrétiens, nous vivrions probablement sous la botte d'une dictature rouge qui n'aurait, elle, rien de chrétien!

* * *

La législation sociale peut être la meilleure et la pire des choses. Excellente en soi, elle présente un grave danger pour la prospérité d'un pays, lorsqu'elle en arrive à faire peser sur la production une charge trop lourde et à enfler démesurément le budget de l'Etat.

Aussi le coût des allocations familiales ne peut pas être considéré isolément, mais doit être situé dans l'ensemble des charges sociales. La capacité de résistance de l'industrie n'est pas illimitée, mais les conditions économiques fixent très précisément l'instant où elle doit succomber au fardeau. C'est pour cela que nous croyons devoir recommander la prudence.

Il fait vraiment bien de taire son nom, l'auteur de ces lignes, celui dont la *Libre Belgique* accueille les articles critiquant la loi sur les allocations familiales, car il n'y a pas de quoi être fier! Et il n'est que trop facile d'aligner à perte de vue de pareilles généralités et d'aussi vagues conseils, sans autre résultat que de jeter la suspicion sur les initiatives les plus louables et les plus bienfaisantes. Mais quand donc le journal le plus répandu parmi les catholiques belges renoncera-t-il à ce déplorable négativisme qui fit tant de mal déjà?...

L'Armée belge devant l'invasion allemande

Le livre du général Galet, qui s'appuie sur une documentation officielle, est très habilement présenté; il est bien écrit, les raisonnements donnent à première vue l'impression d'être rigoureux et bien des esprits non avertis s'y laisseront prendre d'autant plus facilement que la réclame faite dans certains journaux a été sensationnelle et que le livre dévoile pas mal de turpitudes, ce qui est un moyen infaillible de créer le succès commercial d'une œuvre, surtout dans notre pays.

Parmi les erreurs et les fautes signalées, plusieurs sont exactes; mais dans quelle armée n'y en a-t-il pas eu à déplorer?

Pour caractériser un des aspects de ce livre, dans lequel le général Galet a bien soin de se donner à chaque page pour le « conseiller du Roi », je ne puis mieux faire que de poser au lecteur la question suivante :

Que penserait-on d'un panégyrique qu'écrirait un des officiers ayant fait partie de mon entourage dans l'armée et qui, soit pour suggérer l'une ou l'autre thèse relative à l'organisation du commandement, soit simplement par courtoisie, dévoilerait publiquement, en faisant usage de documents connus de lui à raison de ses fonctions auprès de moi, ma correspondance avec le ministre et avec mes subordonnés, voire les observations qu'il m'est arrivé de devoir adresser à ceux-ci, ainsi que les appréciations que j'ai pu formuler à leur sujet dans l'intimité sans leur en avoir donné connaissance? Et que dirait-on, de plus, si l'auteur du livre s'attribuait, en qualité de « conseiller », le mérite de tout ce que j'ai pu faire de bien dans l'exercice de mon commandement? Que dirait-on, enfin si, pour rendre son raisonnement plus frappant, il relatait inexactement certains événements?

Or, c'est ce qu'a fait le général Galet, avec des circonstances aggravantes résultant des hautes situations qu'il occupe à la tête de l'état-major général de l'armée et auprès du Souverain.

Un journal a dit, que M. de Broqueville, parlant du livre du général Galet, se serait exprimé comme suit : « C'est inadmissible, et si j'étais encore ministre, je casserais ce général indiscipliné qui publie des documents intéressant la défense nationale sans l'autorisation du ministre responsable ».

Je ne sais si ce propos a été réellement tenu, mais il est étonnant que personne au Parlement n'ait jugé jusqu'ici nécessaire de poser au Premier Ministre la question suivante :

« Le Gouvernement a-t-il été pressenti au sujet des graves révélations que vient de faire publiquement le chef d'état-major général de l'armée dans un livre intitulé : *S. M. Albert 1^{er}, commandant en chef, devant l'invasion allemande*? Ces révélations, qui découvrent la Couronne, constituent un véritable réquisitoire contre de hautes personnalités belges, anciens ministres ou anciens généraux, dont plusieurs sont encore en vie; d'autre part, elles sont de nature à soulever des protestations dans un pays ami, dont les grands chefs militaires sont traités sans le moindre ménagement.

« Le général Galet, dont le livre emprunte un caractère quasi officiel aux fonctions actuellement exercées par son auteur, a-t-il soumis au préalable les « parties litigieuses de son manuscrit » à son chef hiérarchique, c'est-à-dire à M. le ministre de la Défense nationale, comme devait tout au moins le lui conseiller la Dépêche ministérielle du 21 juin 1912, relative au droit d'écrire des officiers, récemment rappelée aux intéressés? Dans la négative, le Gouvernement ne juge-t-il pas, après coup, que la responsabilité

assumée par le général Galet doit entraîner pour cet officier général une sanction dans le délai prévu par la Dépêche ministérielle précitée? »

* * *

Le livre du général Galet a la prétention d'apporter à l'histoire un document définitif. Mais, heureusement pour le bon renom de l'armée belge dont il fait le procès, il trahit, par des preuves certaines, le caractère passionné et tendancieux des critiques qu'on y trouve à chaque page, et il donne en certains endroits des accrocs à la vérité historique, ce qui doit faire classer l'œuvre à la fois dans la catégorie des plaidoyers *pro domo sua* et dans celle des pamphlets. La plus grande prudence s'impose donc quant aux conclusions qu'on pourrait être tenté d'en tirer. Les raisons que l'on doit avoir de se défier procèdent des trois genres de défauts ci-dessous :

A. — *L'auteur s'attribue constamment, sans la moindre modestie, une influence presque sans limites sur le Souverain en matière militaire.*

Cela commence sur la couverture du livre, où l'auteur s'attribue, de sa propre autorité, le titre de « conseiller militaire du Roi pendant la guerre », titre qui lui avait été refusé, il l'avoue lui-même, et qui n'existe pas dans notre armée.

Cela continue tout le long du récit, ou plutôt du plaidoyer, par lequel il cherche à démontrer que, depuis longtemps, lui seul aurait vu clair et lui seul aurait eu raison, contre les opinions de tous les chefs de notre armée, contre l'enseignement de l'Ecole de guerre, contre les doctrines en honneur en France avant et pendant la guerre. Je suis plutôt porté à la sympathie envers les officiers qui ont assez de personnalité pour avouer des idées non « conformes »; mais quand on est seul de son avis, on doit admettre et même souhaiter une critique sérieuse et contradictoire, au lieu de vouloir user de l'argument d'autorité, comme le fait toujours le général Galet.

Allant jusqu'à faire fi des précautions oratoires qu'aurait dû lui imposer le rôle d'un conseiller tenu à l'anonymat et respectueux de la distance entre sa modeste personnalité et celle du Souverain, il parle souvent du Roi et de soi à la première personne du pluriel : « nous avons fait ceci, nous avons pensé cela », quand il ne va pas jusqu'à employer la première personne du singulier. C'est ainsi, par exemple, que, relatant l'effet produit par une communication faite au Roi le 6 août 1914 par notre attaché militaire de la part du général Joffre, le général Galet écrit : « Il eût été difficile de réunir des propositions plus contraires à nos vœux ».

Et sans cesse il s'oublie au point de transformer en polémiques personnelles un exposé qui aurait dû, pour répondre à son titre, faire abstraction de sa personnalité et ne parler que du Roi. On voit même percer à maintes reprises, dans ce récit des événements de 1914-1918, le désir de se justifier quant aux idées qui furent reprochées au général Galet au cours des récents débats sur le système de défense du pays. On est donc fondé à croire que les mémoires du chef d'état-major général actuel, parus en tout cas trente ou quarante ans trop tôt, cherchent à effacer la mauvaise impression produite dans le pays et dans l'armée par son violent et tenace désir de fortifier Namur, Anvers et Gand plutôt que d'envisager une défense effective de la frontière.

B. — *Equivoques et contre-vérités manifestes.*

a) Tout le monde connaît déjà le démenti cinglant infligé par le général de Selliers de Moranville à la version donnée par le général Galet au sujet de ce qui s'est passé au grand conseil de la Couronne, réuni le 2 août 1914 sous la présidence du Roi. A ce démenti, confirmé par le témoignage de Charles Woeste, « dont le sang froid détonnait » dans cette réunion, d'après le général Galet lui-même, ce dernier ne peut opposer qu'une phrase des mémoires du général de Ryckel. Il avoue qu'il n'était pas présent à la réunion, mais croit cependant pouvoir apporter son témoignage sur cette controverse, en déniant toute compétence au témoignage du général de Selliers — c'est décidément une habitude du général Galet de déclarer incompétent quiconque n'est pas de son avis! — et en lui opposant un raisonnement basé sur des probabilités :

« En l'absence d'un procès-verbal authentique rédigé séance tenante, la relation du général de Ryckel cadre si bien avec les rétroactes de la question qu'on peut affirmer qu'elle répond à la réalité. »

b) Dans la *Nation belge* du 22 novembre courant, le général de Selliers conteste de la manière la plus formelle qu'il y ait eu en 1914 un plan de défense à la frontière, arrêté par le Roi, d'accord avec M. de Broqueville.

« En réalité, dit-il, défendre le pays à partir de la frontière consistait à mobiliser nos divisions d'armée dans leurs chefs-lieux, c'est-à-dire à Liège, à Namur, à Mons, Gand, Bruxelles et Anvers; la mobilisation achevée, chacune des divisions occupait une position militaire à proximité du chef-lieu et y restait jusqu'au moment où se préciserait la frontière menacée ou attaquée. La division d'armée la plus rapprochée de cette frontière servait alors de troupe de couverture et, derrière elle, s'opérait alors la concentration du restant de l'armée. En résumé, l'armée n'était nullement à la frontière. » C'est en vertu de la même équivoque entre la couverture à la frontière et la défense de la frontière qu'on a voulu faire croire et qu'on essaye encore de faire croire aujourd'hui que notre frontière sera dorénavant défendue, malgré l'insuffisance de nos effectifs, manifeste quelle que soit d'ailleurs l'organisation fortificative du terrain.

S'il y a eu, en 1914, un plan attribué au Roi par le général Galet, autant dire que ce plan n'existait pas, puisque ni le ministre responsable ni le chef d'état-major général de l'armée n'en ont jamais eu connaissance, affirme le général de Selliers. Mais ici nous touchons à des errements que je connais personnellement très bien, parce que j'y ai été mêlé à titre d'aide de camp et de fils du ministre Hellebaut, et dont je puis parler puisqu'ils ont été dévoilés par les mémoires du général de Ryckel et qu'ils le seront plus complètement encore dans les mémoires de mon père, destinés à la publicité. Voici qui en donnera une idée :

c) Dans son livre, le général Galet travestit la vérité chaque fois qu'il y est question de feu le général Hellebaut :

On peut lire ce qui suit à la page 4 et à la page 5 :

« Le ministre de la Guerre avait proposé à la signature royale un arrêté aux termes duquel le Souverain se déchargeait des prérogatives constitutionnelles du commandement en chef de l'armée sur un général de division!

« Cette démarche singulière servit de départ à une riposte qui aboutit à un progrès important. Secondé par les avis et les offices dévoués du lieutenant-général Jungbluth, son aide de camp, le Roi ne se borna pas à opposer au projet du ministre une fin de non-recevoir; il réussit à faire décider la réforme du corps d'état-major et la création de l'état-major de l'armée. Cette mesure atteignit un double but. D'une part elle instituait un organisme qualifié, pour étudier les questions fondamentales relatives à l'organisation et à la mobilisation, et pour établir dès le temps de paix les plans d'opérations éventuelles. D'autre part, cet organisme permanent était conçu de manière à assurer avec continuité et compétence l'exercice du commandement en chef par le Roi, en cas de passage du pied de paix au pied de guerre.

« Le 26 juin 1910 parut l'arrêté royal créant l'état-major de l'armée sous la direction d'un chef d'état-major général. »

Or, ce récit, qui tend à discréditer le ministre Hellebaut, est le résultat d'un véritable tripotage de la chronologie et des faits.

La création de l'état-major de l'armée en juin 1910 n'a nullement été imposée au ministre et elle n'a pas pu être une riposte

en rapport, resté sans suite, par lequel celui-ci proposait au Roi, non pas de se décharger d'une prérogative constitutionnelle, mais de désigner dès le temps de paix un général qui se préparerait à exercer éventuellement en temps de guerre le commandement de l'armée de campagne pour le cas où, comme en 1870, une raison quelconque empêcherait le Roi d'exercer, en même temps que le commandement de l'ensemble de nos forces, le commandement de cette partie de ces forces.

En effet, le rapport au Roi dont il s'agit est du 5 octobre 1911, c'est-à-dire postérieur de quinze mois à l'arrêté royal créant l'état-major, qui, d'après l'Histoire telle que l'écrit le général Galet, en aurait été la conséquence!

Quant à l'arrêté royal de 1910, créant l'état-major de l'armée, il était conforme aux vues du ministre qui l'a signé. Celui-ci n'avait, d'ailleurs, aucune raison pour y être hostile, puisque cet arrêté stipulait en son article 7 :

« En temps de paix, le chef d'état-major général de l'armée est sous les ordres directs du ministre de la Guerre.

« Il participe, sous la haute direction du ministre, à l'examen des questions fondamentales relatives à l'organisation et à la mobilisation de l'armée ainsi qu'à l'étude des plans d'opérations éventuelles »

Et il y a lieu de noter que le général Hellebaut a pu dire le 21 novembre 1911 à la Chambre :

« L'arrêté royal de 1910, qui fixe les attributions de l'état-major de l'armée, a été élaboré à la suite d'un accord avec le chef actuel de ce nouvel organisme. » (*Annales parlementaires*, p. 46.) Ce dernier n'était autre que le général Jungbluth.

Enfin, le ministre a fait remarquer plusieurs fois au Parlement qu'il appartenait au chef d'état-major général de lui faire d'initiative toutes propositions utiles. Malheureusement, le général Jungbluth, chef d'état-major général et aide de camp du Roi, ne voulut pas traiter avec le ministre responsable et s'abstint de lui faire des propositions, même alors qu'il y avait été invité expressément. Cependant, certains subordonnés et lui-même traitaient directement, à l'insu du ministre, avec d'autres autorités que leurs chefs hiérarchiques. Cette manière d'agir, qui ne pouvait engendrer que l'indiscipline et le gâchis, a été révélée en 1920 par les mémoires du général de Ryckel, dans lesquels on peut lire notamment les phrases suivantes, qui dévoilent les procédés inconvenants, institutionnels et contraires à la discipline dont fut victime le ministre :

« A la fin du mois de septembre 1911, je fus appelé par le chef du Gouvernement qui désirait m'entendre au sujet de l'établissement des projets d'opérations éventuelles. A la fin de l'entretien, le Premier Ministre m'invita à lui remettre une note résumant les points qui avaient été envisagés. Cette note fut envoyée (p. 156.) »

« Le chef du Gouvernement demanda au chef d'état-major de l'armée de lui fournir au plus tôt une réponse à la question : « Qu'y a-t-il à faire pour remettre les choses en bonne voie ? » Il manifestait le désir d'avoir un programme à lui qui'il opposerait au besoin à celui que lui présenterait le ministre de la Guerre (p. 168.) »

« Nul n'ignorait qu'après les élections prochaines, le général Hellebaut ne ferait plus partie du Cabinet.

« Dans ces conditions, lui soumettre des projets d'arrêtés réglant une question qu'il désapprouvait, aurait été tout simplement une naïveté.

« Aussi le chef d'état-major général se borna-t-il à remettre au chef du Gouvernement une note-programme, tout en demandant à l'État-major de tenir prêts les dits projets d'arrêtés (p. 169).

« Cependant le lieutenant-général Hellebaut préparait une fonte des bureaux du département de la Guerre.

« En même temps et à son insu, M. de Broqueville en préparait une autre (p. 171).

« Le 3 décembre 1911, le chef du gouvernement écrivait au chef d'état-major général, le lieutenant-général Jungbluth : « J'aurais été heureux de voir le général Dufour (alors sous-chef d'état-major général) car je désirais causer avec lui de multiples points (p. 171).

« Le programme (des réformes à apporter à l'organisation de l'armée et demandé au chef d'État-major général) fut exposé au Sénat par le chef du gouvernement qui se substitua ainsi au chef du département de la Guerre constitutionnellement responsable (p. 172).

« Le 17 février 1912, le chef d'État-major de l'armée demanda à l'État-major de lui faire parvenir le lendemain matin, dimanche, à son bureau au Palais, les deux projets d'arrêtés royaux qu'il avait fait préparer en vue de l'établissement du nouvel état de choses (p. 174).

« Le 18, le général Dufour porta lui-même au Palais les projets d'arrêtés. Le lieutenant-général Jungbluth lui demanda de lui faire une note relative aux questions à traiter par le comité secret, note qui lui fut envoyée, le 19, à midi (p. 174).

Il n'est pas inopportun de rappeler ici que c'est le 16 février, que le général Hellebaut envoya au Roi le projet d'arrêté royal visant l'organisation du ministère de la Guerre et du Haut Commandement, et que le 20 dito se produisit la rupture entre M. de Broqueville et lui.

Parlant du *Mémoire sur la défense de la Belgique*, établi par le lieutenant-colonel de Ryckel, le général Galet donne un nouvel accroc à la vérité, quand il exprime comme suit, à la page 7 de son livre :

« En somme, à la théorie du rassemblement-mobilisation sur position centrale éventuellement suivi d'un retour offensif, ce mémoire tendait à substituer le système de la mobilisation sur place, suivi de la concentration sur la frontière menacée.

« Il appartenait au gouvernement de choisir.

« Le Roi reconnut le bien-fondé du système nouveau et se préoccupa de le faire adopter. Il rallia l'adhésion de M. de Broqueville, le chef du gouvernement. En revanche, le général Jungbluth ne put rien contre l'hostilité du ministre de la Guerre, dont le département ne pouvait se consoler d'avoir dû céder à l'État-major une part de ses prérogatives »

Cette histoire ahurissante, qui tend à montrer feu le général Hellebaut comme dominé par ses bureaux, fera rire quiconque a servi sous ses ordres à l'administration centrale de l'armée, dans ce ministère dont il connaissait tous les dessous pour en avoir fait partie pendant de très nombreuses années et dont il savait manier les hommes avec une autorité aussi ferme et tenace que toujours souriante et pleine de bonhomie.

Elle suggère immédiatement la question de savoir si Sa Majesté n'a pas tenté de rallier Elle-même l'adhésion de Son ministre de la Guerre, c'est-à-dire de l'homme responsable et, par définition, investi de la confiance du Roi.

Or, tout ce qui concerne l'adoption d'un plan d'opération — question pour le moins très controversée par suite des démentis déjà infligés au général Galet par le général de Selliers de Moranville — a été traité, contrairement à la Constitution et contrairement à l'article 7 de l'arrêté royal du 26 juin 1910, en dehors et même en se cachant du ministre de la Guerre. J'ignore si M. de Broqueville se rallia à un plan à ce sujet avec son collègue de la Guerre.

Et tout cela est d'autant plus inconcevable que, comme l'a dit le général de Ryckel lui-même dans ses mémoires ; « nos principes constitutionnels placent sur un même pied les ministres. Ils partagent l'autorité souveraine, chacun dans les limites assignées à son département », et que, en vertu de ces principes, il n'y avait pas encore à cette époque un Premier ministre, chef du gouvernement, mais des ministres, responsables chacun des affaires de son département et se réunissant éventuellement en Conseil sous la présidence de l'un d'eux, portant le titre de Président du Conseil. C'est sous le règne de cette conception traditionnelle que le général Hellebaut, cédant aux vives instances de M. de Broqueville et du Roi, avait accepté de conserver le portefeuille de la Guerre dans le Cabinet formé par M. de Broqueville en juin 1911.

Avec l'assentiment de M. de Broqueville, semble-t-il, mais à l'insu du ministre de la Guerre responsable, le Roi avait chargé un officier de l'État-major de l'armée, le lieutenant-colonel de Ryckel, de s'occuper des projets d'opérations éventuelles. Cet officier continua, dès lors, à traiter directement soit avec le Roi, soit avec M. de Broqueville, ainsi que mon père l'a appris en 1920, par les mémoires du général de Ryckel.

Il est donc inexact de dire, comme le fait le général Galet, que « le général Jungbluth ne put rien contre l'hostilité du ministre de la Guerre. » On ne consultait plus celui-ci et on s'abstenait de lui faire des propositions!

Il est tout aussi inexact de dire que « cette opposition tint en échec l'accord de l'état-major, du Premier (?) Ministre et de la Couronne, car, le prétendu accord dont il s'agit dans cette phrase ne peut viser que l'adoption d'un plan d'opérations ou la prétention des conseillers du Roi de soustraire l'État-major général de l'armée à l'autorité et au contrôle du ministre constitutionnellement responsable. Or, on a vu par ce qui précède ce qu'il faut penser de la première de ces deux hypothèses; quant à la seconde, je puis affirmer — et les mémoires de mon père le montrent d'une manière irréfutable — que le ministre de la Guerre avait, en se basant sur ce qu'on lui avait dit et écrit, toutes les raisons de croire qu'il était d'accord avec le général Jungbluth, avec M. de Broqueville et avec le Roi quant au projet d'arrêté royal réorganisant le ministère et le haut commandement, et qui provoqua sa démission en février 1912.

Dans ce projet, l'ancienne direction générale des opérations militaires disparaissait; ses attributions étaient passées à l'État-major général de l'armée, qui devenait un des services relevant directement du ministre, comme cela fut immédiatement réalisé en fait quand M. de Broqueville prit intérimairement la succession du général Hellebaut, et comme cela s'est formellement réalisé depuis la guerre.

C. — *Les appréciations formulées sont passionnées et partiales*

A part peut-être certains généraux dont les paroles ou les actes peuvent être invoqués à l'appui des théories du général Gallet, personne n'est épargné dans le pamphlet publié par le chef d'État-major général. Cependant, certains personnages y bénéficient de circonstances atténuantes, alors que d'autres sont condamnés sans aucune pitié. Quelques exemples typiques :

a) *Abandon de Liège par la 3^e division d'armée et abandon d'Anvers par la 2^e division d'armée.*

Alors que le retrait de la 2^e division d'armée a été ordonné par l'autorité supérieure (en l'occurrence le général Deguise, commandant la position d'Anvers), comme suite à la fameuse « lettre de Selzaete » émanant du commandement en chef, et dont l'ancien commandant de la 2^e division d'armée a parlé dans *Le Flambeau*, du 15 décembre 1919, cela n'empêche pas le général Galet de parler de certains chefs de la 2^e division d'armée dans les termes méprisants qui ont provoqué mon article paru dans ces colonnes la semaine dernière.

Par contre, la 3^e division d'armée a été dirigée sur Waremmes par son commandant, agissant de sa propre autorité, malgré « la consigne impérative » du Roi, lui prescrivant de « tenir jusqu'à la dernière extrémité ». Et le général Galet se borne à faire à ce sujet la réflexion suivante :

« Qu'un homme de la trempe de Leman, nanti d'instructions impératives comme celles du Roi, ait donné un semblable ordre de retraite, cela ne paraissait concevable que devant une supériorité ennemie irrésistible. » J'étais à Liège et je ne veux nullement prétendre ici que, dans l'état matériel et moral où se trouvait la 3^e division d'armée, celle-ci aurait pu continuer la lutte à Liège; je veux simplement faire la comparaison entre la manière différente dont le général Galet apprécie chacun des deux faits analogues.

Plus loin, parlant de la situation créée à Liège par le départ de la garnison, il émet une de ces appréciations tendancieuses, qui sont pour le moins déplacées dans une œuvre ayant la prétention de constituer un document historique impartial : « Il se confirmait que les forts de Liège étaient intacts. Sous la direction de Leman, on pouvait compter que leur résistance serait éternelle ».

Avec la meilleure volonté du monde aucun militaire ne comprendra en quoi la prétendue direction d'un chef enfermé dans l'ouvrage de Loncin aurait pu se manifester quant à la résistance de forts réduits à l'isolement et condamnés à ne plus agir que chacun pour son compte.

b) *Les ministres de la Guerre de Broqueville et Hellebaut avant la guerre.*

Le général Galet reproche au ministre de Broqueville de n'avoir

pas su « résister au désir de montrer qu'il y avait quelque chose d'immédiatement changé à la force de notre état militaire », d'avoir — pour cette raison et pour rechercher la popularité en cédant aux intrigues d'officiers préoccupés surtout de leur avancement — augmenté le nombre de nos unités au détriment de leur valeur sans attendre le rendement de la loi de milice de 1913. Mais, ce reproche, dont la gravité ne peut échapper même aux profanes, est atténué par des phrases telles que celles-ci :

« Ceci est moins une critique à l'égard des personnes, qu'une observation de fait. M. de Broqueville, dévoué au pays et au Roi, avait les meilleures intentions. Il a fait ce qu'il a pu, au milieu des intrigues de la politique et des préoccupations d'avancement de certains officiers », et, plus loin :

« Le ministre de la Guerre actuel ne peut être incriminé, au contraire; le bien que l'on a réalisé, c'est à lui qu'on le doit. »

Par contre, le ministre Hellebaut ne bénéficie d'aucune espèce de bienveillance, loin de là! On a vu, par ce que j'ai dit plus haut, comment le général Galet a présenté inexactement et méchamment le rôle que ce Ministre a joué dans la réorganisation de l'état-major général de l'armée et dans la préparation des plans d'opérations éventuelles.

Le général Galet, que son amour pour les petites armées de métier empêche peut-être d'approuver la suppression du remplacement, ne dit pas un mot favorable de la loi de milice de 1909. Il feint d'ignorer que cette loi, instaurant le service personnel, augmentait, d'autre part, nos effectifs tant sur le pied de guerre que sur le pied de paix et qu'elle créait même une réserve de recrutement inexistante jusqu'alors.

Dans l'histoire truquée que nous présente le général Galet, le rôle de mon père comme ministre de 1907 à 1912 n'apparaît que comme celui d'un « empêcheur de danser en rond », mené par ses bureaux et hostile à toutes les réformes qui s'imposaient. Le peu de scrupules avec lequel le chef d'état-major actuel de notre armée essaye de confirmer officiellement à cet égard une légende née sous l'empire des intrigues qui caractérisèrent les derniers mois de ministère de mon père m'oblige à reproduire ici la mise au point que publia sous ma signature *l'Echo de la Bourse*, le 29 septembre 1927 :

« Si peu que ce fût, — à cause du parlement responsable — tout ce qui, dans notre armée de 1914, avait quelque valeur, tant au point de vue des effectifs et de leurs qualités que de l'armement et du charroi, tout cela le pays le devait à l'indomptable ténacité de feu le lieutenant-général Hellebaut, mon père, qui fut ministre de 1907 à 1912, après avoir occupé pendant de très nombreuses années le poste important de directeur-général de l'artillerie.

« Ce ne sont pas, en effet, les contingents de la loi de 1912, à peine entrée en vigueur, qui ont pu constituer une partie notable des effectifs de 1914, mais bien ceux de la loi de 1909 abolissant le remplacement et appelant sous les armes un fils par famille.

« Pour obtenir le vote de cette loi importante qui instaura chez nous le service personnel en faisant enfin passer dans l'âme de la nation la notion du devoir patriotique, et qui rendit inévitable à brève échéance et relativement aisée l'adoption du service général, il avait fallu au ministre Hellebaut une énergie surhumaine et une diplomatie qu'on oublie vraiment un peu trop.

« Car, il avait fallu d'abord convertir au service personnel Frans Schollaert et les autres membres du gouvernement, qui s'en étaient toujours montrés farouches adversaires, avant de rallier au vote de la loi une majorité de tous les partis, malgré les efforts désespérés de M. Woeste et d'un très grand nombre de catholiques influents.

« Quant à l'armement de nos troupes : fusils, mitrailleuses, aussi bien que canons et munitions, tout ce qui existait en 1914 était l'œuvre du général Hellebaut. Aucun des crédits qu'il avait demandés, tant pour l'armement de nos forteresses que pour celui de nos troupes de campagne, n'a été majoré après son départ du ministère et jusqu'au moment des hostilités.

« Faut-il rappeler que nos batteries de campagne lui sont redevables du canon de 7 cm. 5 à tir rapide, qui résista pendant quatre années de guerre, d'une manière aussi admirable qu'imprévue, aux extraordinaires fatigues des tirs continuels et qui est encore en service dans nos régiments à l'heure actuelle? Chose à peine croyable, le général Hellebaut avait réussi à obtenir de Krupp

les plans de ce matériel pour en confier l'usinage à l'industrie belge.

« Peut-être sait-on moins que le général Hellebaut avait adopté un matériel d'obusiers lourds, qui devint pendant la guerre l'embryon et la pièce de résistance de notre artillerie lourde d'armée.

« Enfin, il faut bien rappeler aussi que l'adoption d'un obusier léger de campagne, ayant donné pleine satisfaction au cours d'essais nombreux et très sévères, était chose faite aussi. Nos régiments auraient disposé, en 1914, de telles bouches à feu dont l'absence fut tant regrettée, si un autre ministre, succédant au général Hellebaut, n'avait pas remis toute l'affaire en cause.

« Je ne vous parle ici, bien entendu, que de quelques-unes des réalisations dont le pays — s'il n'était pas aussi oublieux des services autrement qu'en paroles — saurait attribuer le mérite au soldat loyal et éclairé dont je suis fier d'être le fils et d'avoir été, pendant les quatre dernières années de sa carrière ministérielle, le confident et le très modeste collaborateur en qualité d'aide de camp. »

On se demandera certainement pourquoi le général Galet traite le ministre Hellebaut avec tant de parti pris de dénigrement, allant jusqu'à intervertir des dates et à passer sous silence des faits importants, alors qu'il ménage manifestement son successeur. L'explication ne peut se trouver que si l'on tient compte des rancunes que doit faire naître dans les âmes froidement orgueilleuses la moindre résistance à leurs projets. Le général Hellebaut, malgré toutes les intrigues d'une conspiration travaillant contre lui, dans l'ombre, avec le concours occulte de certains de ses subordonnés puissamment appuyés, ne consentit jamais à violer son serment pour devenir, contre la Constitution, le complice des visées ambitieuses de certains conseillers personnels du Roi. M. de Broqueville, il est vrai, adopta la même attitude en 1912, dès qu'il eut pris intérimairement le portefeuille de la Guerre, mais, redevenu ministre en 1926, il accepta la situation de fait contre laquelle il s'était élevé en 1912; il devint l'exécutant et le défenseur des idées du général Galet; cela méritait évidemment une certaine indulgence pour le passé.

Lieutenant général A. HELLEBAUT,

(A suivre.)

CHRONIQUE POLITIQUE

Le Désarmement

Les Belges doivent souhaiter que la prochaine conférence du Désarmement s'ouvre dans une atmosphère favorable. Nous entendons par là non pas seulement l'existence dans l'opinion internationale d'un courant pacifique assez fort pour brider les velléités belliqueuses quelles qu'elles puissent être, mais encore une compréhension suffisamment claire des réalités du problème. Il ne s'agit évidemment pas de rechercher cette suppression totale des armées et des flottes qui, chose curieuse, est au programme de ceux qui, dans tous les pays, n'éprouvent aucune horreur pour la guerre civile, la pire de toutes. Par désarmement, il faut entendre cette limitation des armements au niveau le plus bas compatible avec la sécurité qui est inscrite à l'article 8 du Pacte de la Société des Nations. La suppression des armées, à supposer qu'elle soit possible, aboutirait à créer dans le monde un état de brigandage. On a partout besoin de gendarmes, et si les Etats ne disposaient plus d'aucune force publique, l'univers tomberait dans l'anarchie.

Le mal auquel il faut remédier, c'est la course aux armements. Depuis le milieu du siècle dernier, nous avons vu les nations obligées de consacrer une portion croissante de leurs ressources à des dépenses militaires stériles. Sous le régime de la paix armée,

de grands Etats sont entrés en lutte pour se dominer l'un l'autre par leur force potentielle. Sur le plan politique la libre concurrence a fait autant de mal que sur le plan économique. Il a suffi que la Prusse déclanchât la lutte en augmentant sans cesse l'effectif sous les armes pour que les autres Etats dussent suivre. Le monde est entré ainsi dans un cercle vicieux dont il faut absolument le tirer. Le désarmement relatif imposé aux vaincus de 1918 a été un premier pas dans la voie du salut.

La course aux armements est arrêtée mais on peut encore craindre qu'elle ne recommence. Sur mer, les Puissances sont arrivées à réaliser des accords raisonnables. Sur terre, on n'est pas parvenu à s'entendre parce que les difficultés techniques à vaincre sont infiniment plus grandes. Elles paraissent même insolubles tant que le statut territorial de l'Europe ne sera pas considéré comme acceptable par tous les grands Etats intéressés. Le succès de la Conférence suppose un Locarno de l'Est, car la limitation des armements, si elle n'est pas imposée par une force dictatoriale, ne peut être que le fruit de la confiance et de la concorde.

* * *

Le rôle de la Belgique en cette affaire ne peut être qu'effacé.

La Belgique, pour ce qui regarde les armements, n'est entrée en concurrence avec personne. Elle n'a point d'adversaire à distancer, elle n'a point de record à battre, elle n'a point d'offensive à préparer. Depuis 1831, nous n'avons jamais envisagé d'autre but de guerre que la défense de notre territoire. Mais notre situation géographique est telle que la possession de notre sol confère, dans l'éventualité d'une guerre entre la France et l'Allemagne un avantage presque décisif à celui qui parvient à s'en emparer; notre pays est le couloir obligé des invasions.

Dans ces conditions, l'on peut dire que plus la Belgique est forte, plus il y a de chances d'empêcher les ennemis héréditaires d'en venir aux mains, plus il y a de chances aussi de donner; par le jeu du rapport des effectifs en présence une valeur efficace à l'appoint que constitue notre armée. Le pacte rhénan sera d'autant mieux garanti que la Belgique, pacifique par nécessité, pourra faire pencher la balance du côté où elle se portera en exécution des engagements souscrits. C'est dire qu'une politique réaliste ne doit pas viser à une réduction uniforme de l'établissement militaire de toutes les nations quelles qu'elles soient. Personne ne doit souhaiter que la Belgique et la Suisse par exemple, en soient réduites à devenir quantité négligeable parce que ce serait laisser sans gardiens les débouchés du Rhin, du Rhône et de la Meuse. L'idéal serait au contraire d'augmenter leur force relative, de préciser leur mission internationale et même de leur assurer les renforts nécessaires pour la défense éventuelle de la barrière. La Belgique, en tout cas, est très loin d'avoir réalisé un effort militaire maximum et vu le peu de profondeur de son territoire comparé à l'étendue de ses frontières, elle ne peut s'attendre à trouver dans les résultats de la Conférence un soulagement considérable.

* * *

Il est à craindre que ces considérations aient échappé à la plupart de ceux qui ont lancé le pétitionnement du Boerenbond en faveur du désarmement. Si à Genève on devait interpréter les vœux des signataires comme une manifestation de notre volonté de laisser désormais nos frontières ouvertes à tout venant, l'œuvre de paix véritable qui reste à accomplir en serait grandement entamée. Or, dans nos campagnes où l'antimilitarisme a sévi durant de longues années avec l'encouragement des autorités sociales le pétitionnement risque de glisser dans l'ornière creusée par la tradition. En Belgique, tout le monde a la haine de la guerre, tout le monde répudie ce culte odieux de la force qui sévit non loin de nous. Mais est-il sage de susciter une démarche qui risque

d'entretenir des illusions qui nous ont coûté assez cher? En 1902, un président du Boerenbond, homme d'ailleurs éminent et qui en 1913 a compris son devoir, n'hésitait pas à dire dans un célèbre rapport que l'armée belge « n'était pas destinée à se battre ». Des précédents de ce genre incitent à la prudence et à la circonspection. Il importe au plus haut point d'entretenir dans notre pays un état d'esprit viril parce que notre contribution à la pacification de l'Europe réside surtout dans une volonté inébranlable d'assumer les charges et de réclamer les avantages des traités de Locarno et du Pacte rhénan. Les tonnes de papier que nous pourrions envoyer à Genève n'auront sur les Allemands, les Italiens ou les Français aucune influence et le pétitionnement inutile créera fatalement, ici même, une équivoque détestable.

Oui, la Belgique demande la réduction et la limitation des armements. Elle qui, au cours des siècles, a si souvent souffert de la guerre, elle qui n'a jamais retiré le moindre profit d'aventures belliqueuses, elle qui vient, une fois de plus, d'être ravagée et pillée, a le droit de dénoncer plus haut que quiconque le fléau. Mais le désarmement n'est possible que si l'on organise la sécurité. C'est à cette tâche constructive que la Belgique doit d'abord apporter son concours dans l'ordre moral et dans l'ordre politique. Puisque le pacte général d'assistance a sombré sous la répugnance de l'Angleterre d'assumer des responsabilités trop larges et trop peu définies, c'est dans la voie des ententes régionales que les amis de la paix doivent chercher le salut. Notre intérêt comme notre devoir nous commandent de nous attacher étroitement aux traités de Locarno et de ne rien négliger pour maintenir en vie la combinaison juste et forte sur laquelle ils reposent. Le pacifisme agissant, réaliste et prévoyant qui est à la base de cette politique ne s'accorde ni avec un appel purement sentimental aux augures de Genève ni avec l'application brutale aux petits Etats d'un coefficient qui leur interdirait de jouer un rôle efficace dans la défense de certains centres vitaux du Continent. Les traités de 1919 ont par exemple, proclamé la démilitarisation du Rhin et de ses abords. Le principe adopté pour cette zone particulièrement menacée est susceptible d'extensions nouvelles. On peut concevoir des méthodes propres à renforcer le caractère international de cette servitude juridique et à en concilier l'existence avec l'amour-propre de ceux qui la supportent. Voilà pour la conférence du désarmement un but précis, voilà pour l'opinion publique un idéal tangible. Mais dès que l'on s'attache à dresser sur la carte de nouveaux facteurs de sécurité, on s'aperçoit que la Belgique ne peut déclinier les lourds devoirs que la géographie et l'Histoire lui imposent. Il importe donc de ne pas laisser les esprits s'égarer dans l'utopie.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Conférences CARDINAL MERCIER

M. René BENJAMIN occupera la tribune les
mardi 1^{er} décembre, à 5 heures (salle Patria),

Sujet : ARISTOPHANE, ou la comédie
chez les Grecs, cinq siècles avant Jésus-Christ,

et mardi 8 décembre, à 5 heures (salle Patria),

Sujet : SACHA GUITRY, ou la comédie
chez les Français au XX^e siècle de notre ère.

Cartes en vente à la Maison F. Lauweryns, 36, Treurenberg, aux prix
de 20 francs par conférence et 30 francs pour les deux conférences.

Lénine⁽¹⁾

Introduction

Au matin du 14 septembre 1812, l'avant-garde de la Grande Armée parvient aux portes de Moscou. Joachim Murat, son chef, est un enfant d'aubergiste que la Révolution et une étoile heureuse ont transformé en roi de Naples, et qui arbore, ce jour, un uniforme encore plus chamarré d'ors qu'à l'ordinaire.

Derrière lui s'arrête une cavalerie dont l'enthousiasme anéantit la fatigue, tandis que l'Empereur qui vient de la rejoindre, observe, dans la lumière de l'aube, ces toits multicolores et les bulbes de cuivre par-dessus lesquels pointent des croix byzantines.

C'est l'heure suprême dans sa vie de conquérant! Le rêve de cette Fédération européenne que son armée préfigure, il va pouvoir enfin le cristalliser dans la paix. Mais, à son insu, il avait déjà dépassé la pointe de son offensive et cette éminence d'où se découvrait Moscou symbolisait la crête de sa destinée.

Contre toute attente la Russie va résister, et ce sera la mystique nationaliste inaugurée par la Convention qui ramènera, moins de deux années plus tard, les cosaques et leurs chevaux boire dans les bassins des Tuileries.

Un siècle va maintenant s'écouler durant quoi l'Europe achève d'appliquer dans toutes ses législations les principes de la Révolution bourgeoise de 89. Au point de vue de la politique extérieure, elle connaît d'abord quarante années de paix, parce que les grands vainqueurs sont toujours pacifistes. La guerre de Crimée ouvre ensuite un interlude sanglant pour l'unification italienne et allemande; quarante nouvelles années de paix y succèdent.

Pendant ce temps, la Russie dirige son expansion géographique alternativement vers la Mandchourie et vers les Balkans, jusqu'à cette minute de fin juillet 1914 où la rivalité commerciale anglo-allemande, l'affolement de quelques hommes d'Etat et la poussée irrésistible du panslavisme, déclenchant la solidarité des alliances militaires, précipiteront l'humanité dans un tourbillon de mensonges collectifs et d'héroïsmes individuels.

Parallèlement, des phénomènes sociaux et économiques s'accomplissent, générateurs de doctrines. Avec la découverte du machinisme, des sources d'inspiration s'étaient ouvertes pour les philosophes, préparant le règne de l'électricité invisible, celui des cités ouvrières et des automobiles vendues à crédit.

La Russie, pour son lot, cherchera le moyen d'amener un équilibre entre une industrie et une agriculture, sans relations communes; la guerre, imprévisible dans sa durée et dans sa profondeur, brisera l'armature gouvernementale et bureaucratique russe, dépourvue de souplesse et d'assises. De là, en 1917, une révolution et un effondrement.

Alors s'entame pour la Russie, dans le sang, dans le feu, dans le fer et dans la foi, une aventure dont les crimes de droit commun ne peuvent masquer la grandeur.

Prédisant sa faillite, spéculant sur la misère, la folie de ses dirigeants, l'esclavage de son peuple et la démoralisation de sa jeunesse, nous avons biffé la Russie soviétique de nos relations humaines, par une série d'embargos qui n'ont été que lentement et partiellement rompus pour la satisfaction d'intérêts commerciaux.

1929-1930! Le monde souffre d'une crise de surproduction. Les stocks de blé américain ne servent plus qu'à alimenter les chaudières des locomotives locales; le blé russe a opéré une théâtrale réapparition et le boulanger de Vancouver constate qu'il coûte même moins cher que ses propres céréales.

Et voilà que l'actualité, cependant écrasée d'événements et d'informations, réserve désormais à ces bolchévistes une place grandissante, entre Charlie Chaplin, le Mahatma Gandhi, la Coupe Davis et les coups de bourse du président Hoover.

Aujourd'hui, les heures sont encore plus graves et les économistes ne trouvent plus d'explications ni de remèdes pour l'inquiétude du capitalisme, et celui-ci, dégoûté des techniciens, des experts, des banquiers et des politiciens, se retourne vers les doctrinaires et les réformateurs.

Prodigieuse époque que celle où Dieu nous fait vivre, traversée

de ténèbres et d'anticipations, jalonnée de points d'interrogation, comme une tragédie toujours à la poursuite d'un cinquième acte, et c'est tant mieux pour ceux qui la ressentent dans leur jeunesse ou leur âge d'homme, et c'est tant pis pour ceux qui regrettent la Russie du général Dourakhine, l'Amérique des cow-boys, et une Europe sans cinémas parlants.

Si le pilote, vainqueur de la Coupe Schneider m'emportait à cet instant dans sa carlingue et soutenait les 657 kilomètres de son record, je dînerais ce soir à Moscou.

Il s'y passe des événements, il s'y poursuit une expérience, posant au reste du monde une litanie de questions...

Il est, sans aucun doute, trop tôt pour en dégager la leçon, pour en prédire l'évolution. Mais il n'est pas trop tôt pour parler de celui dont la volonté a créé la Révolution russe d'une empreinte ineffaçable et dont le souvenir survit là-bas, objet de culte et momie de cire rose.

Dans une époque où les notions de démocratie, de légalité, de parlementarisme sont escamotées par les doigts des dictateurs; dans une époque où les phénomènes économiques rongent le monde comme un cancer; dans une époque où le nivellement des individus ne souffre plus que des exceptions, sportives ou publicitaires; enfin, et surtout, n'est-il pas vrai, dans une époque qui accueille toutes les mystiques par désespoir de son propre scepticisme, et par soif de réalité vivante, les aventures de ce prestidigitateur politique, philosophe qui se disait marxiste, vedette internationale dévorée par une foi, ces aventures méritent un regard, bien en face.

Voilà pourquoi j'ai choisi pour matière de ce discours de rentrée, la vie de Wladimir-Ilich Oulianov, c'est-à-dire de Lénine...

La formation

Il est né le 10 avril 1870 à Simbirsk, sur la Volga. Son père, bourgeois d'origine modeste, était parvenu au grade de Directeur des écoles rurales, emploi conférant de droit la noblesse héréditaire.

Ce fonctionnaire orthodoxe ne cachait cependant point ses opinions libérales; quant à la mère de Lénine, figure tragique, destinée aux deuils précoces, aux parloirs de prisons, à l'exil, elle était fille d'un médecin militaire, lui-même peut-être d'origine allemande.

L'enfance de Wladimir-Ilich « Volodia », est choyée par cinq frères et sœurs, qui selon l'usage là-bas, discutaient politique à l'âge de nos premières communions.

Des séjours à la campagne, l'été, le mettent en contact avec ces enfants de moudjiks, amateurs de sorcelleries et pleins de roublardise.

À l'école, excellent élève, premier de classe! Lorsqu'un homme devient célèbre on recherche son palmarès et les prophéties de ses surveillants. Lénine ne méritait qu'une note assez faible en logique mais les généraux de Brienne prédisaient à Buonaparte une belle carrière de géomètre...

Volodia, enfant sage et rieur, petit enfant russe affectueux; seulement, à onze ans, il dessine sur le mur de sa chambre, un attentat terroriste. Ceci c'est la tête du tsar, ceci la jambe droite...

Quelle était donc la température morale de ce pays pour offrir aux écoliers de tels sujets de caricature?

La Russie vivait encore sous un régime autocratique. Jadis, l'opposition avait été purement intellectuelle, née même dans l'aristocratie. Durant les années 1860 et suivantes, le socialisme occidental était apparu au moment où les désastres de Crimée obligeaient Alexandre II à libérer les « serfs ». Désormais, il était interdits aux seigneurs de jouer au baccarat leurs paysans ou de les mettre en vente publique. Seulement, la répartition des terres avait suscité de nouveaux griefs, la misère du moudjik n'ayant rien perdu à son changement de statut juridique.

C'est alors que le mouvement « Terre et Liberté » pose les fondements du « socialisme-révolutionnaire » russe, qui croyait d'une part en la toute-puissance de gestes individuels et d'autre part en la possibilité, pour la paysannerie, de s'émanciper sans passer par aucun stade de capitalisme industriel.

Des étudiants et des intellectuels allaient donc « vers le peuple » et lançaient des bombes dans la calèche des grands-ducs; mais cette propagande n'était pas comprise par le « bétail baptisé » et les fabricants d'explosifs se faisaient arrêter.

Alexandre Oulianov, frère aîné de Wladimir, inscrit à l'Université de Saint-Petersbourg, esprit romanesque, était converti

(1) Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, le samedi 28 novembre.

à ce programme sans doctrine; avec sa sœur Anna, avec Joseph Pilsudsky, futur homme d'Etat polonais, et une douzaine d'autres dont un agent provocateur, il complota d'assassiner le Tsar.

Le 7 mars 1887, Alexandre Oulianov est pendu dans la forteresse de Schlussembourg.

Pareil drame bouleverse une famille d'autant que la mort du père Oulianov, survenue quelques mois auparavant, l'avait ébranlée.

Wladimir Ilitch achevait sa dix-septième année; il aimait ce frère, comme un guide; l'exécution orienta sa vie et son caractère, presque par esprit de représailles, farouchement; il venait d'ailleurs de vivre sa propre nuit de libération de conscience, rejetant la Foi et la pratique de l'orthodoxie.

Sollicitant son admission à l'Université de Kazan, le complot constituait une détestable publicité; mais son tuteur, Fédor Kerensky, le connaissant aussi peu et aussi mal que tout directeur de collège, lui délivrera un certificat dont la rédaction laisse rêver :

« La religion et une prudente discipline ont été à la base de cette éducation familiale dont l'excellente conduite d'Oulianov a mis en évidence les heureux effets... ».

C'est avec l'héritage d'une littérature de ce genre que trente années plus tard, le fils de Fédor, Alexandre Kerensky, dictateur de pacotille, s'enfuira déguisé en matelot le soir du coup d'Etat bolchéviste.

Dès lors, Wladimir Ilitch, athée, frère de régicide, connaît de mémoire des chapitres entiers du « Capital » de Karl Marx, de même que nous nous souvenons des « Nuits », de Musset, au sortir de la seconde latine.

Accepté à la faculté de Droit, il y tombait en plein milieu révolutionnaire.

En effet, étudiants et étudiantes, chaque nuit, dans des nuages de fumée, se retrouvaient pour discuter la Constitution russe et le partage des terres, chacun proposant à l'idéal de ses camarades, un plan de régénération universelle avec la Russie comme centre messianique. Souffrant d'une mobilité intellectuelle incapable de se fixer sur un objet; ou bien au contraire se laissant bloquer dans la glace d'un système dont les abstractions leur masquaient la terre ferme, ils étaient envahis par l'horreur de l'action, tous admirablement sincères, épris d'un besoin de changement.

En décembre 87, ils osent présenter des cahiers de revendications. Lénine, Wladimir-Ilitch, au premier rang des protestataires est arrêté. Mais les policiers ne se recrutent pas toujours parmi les devins. La mère de Lénine obtint qu'il soit simplement banni de l'Université.

Volodia n'est plus un enfant. La sentence lui donne une idée précoce de l'intérêt que l'Etat lui manifeste. L'orgueil, même caché, résiste mal à de semblables sollicitations.

Installé maintenant à la campagne pour une vie de famille, saine et non rétribuée, il s'adonne à la chasse, à la natation, aux échecs, marquant chaque occupation d'un sceau d'opiniâtreté; s'il aime les délassements physiques, le rire et l'humour, la fantaisie par contre n'a jamais séduit son adolescence. Tout au plus se permet-il d'étudier Engels au Jardin, entre un colombier vivant et une haie plantée de fleurs blanches et roses, au hasard...

Il lit, énormément, activement, c'est-à-dire qu'il annote et qu'il résume, assassinat de toute rêverie dans l'existence; mais c'est comme cela que l'on forge les érudits, qu'ils soient marxistes, adorateurs de Catherine Mansfield ou commentateurs de législations assyriennes.

Sans encore l'avouer, il est décidé de devenir révolutionnaire de profession; il confie à sa sœur Elisabeth son admiration pour les premiers marxistes russes, qui, pour se différencier des « socialistes révolutionnaires » dont ils combattaient les théories, s'intitulaient sociaux démocrates; eux, notamment, soutenaient la nécessité de l'avènement du capitalisme, préalablement à toute révolution.

A l'automne 1888, toléré de nouveau à Kazan, Wladimir-Ilitch noue relations avec les comités marxistes qui s'y constituent à la faveur d'une certaine indulgence du gouvernement, comme toujours moins inquiété par les doctrines à longue échéance que par l'action quotidienne des terroristes.

Wladimir-Ilitch prolonge ainsi en la rendant périlleuse cette inactivité qui l'a transformé en encyclopédie... Quand va-t-il gagner de l'argent? Lui qui n'y songera pas une seule minute ici-bas...

Cependant, par soumission aux instances maternelles, il se

présente à la faculté de droit de Saint-Petersbourg; stagiaire de vingt et un ans, il s'inscrit chez un avocat, à Samara. Désormais, sur le papier, il exerce une profession avouable.

Son séjour au barreau ne lui a inspiré que des plaisanteries dont l'ironie amère nous agace. Il n'a pas fait sien le mot de Voltaire : « J'aurais aimé être avocat, c'est le plus bel état du monde ».

Voltaire, sceptique de salon, n'en croyait naturellement rien. Lénine non plus, toutefois pour d'autres raisons.

Ainsi, Mesdames et Messieurs, s'achève une jeunesse dont les enthousiasmes ont manqué de feux de Bengale, sans idylle, sans larmes superflues, avec des jouets, des vacances, du charbon l'hiver, des exemples de moralité et d'affection familiale, tout cela marqué déjà d'un stigmate de volonté doctrinaire et dont le souvenir est barré par l'ombre d'une potence...

Le Révolutionnaire

Les déménagements de la famille Oulianov s'accomplissaient dans un esprit de résignation, comme pour satisfaire ce fond nomade, gisant dans l'âme russe.

Les voici maintenant en 1892 installés à Saint-Petersbourg où Wladimir-Ilitch, toujours inscrit pour la forme chez un avocat, poursuit sa propagande et tend à l'extérioriser, choisissant pour champ d'expérience, les usines des faubourgs et les écoles du soir.

Lorsqu'en avril 1895, pour la première et dernière fois, la police lui délivre un passeport, c'est parce qu'il a désiré se rendre à Genève, auprès de l'ancêtre du socialisme marxiste russe, Georges Plekhanov, et des autres chefs dont il souhaite faire la connaissance.

Singulière prise de contact! Pour ces émigrés, Oulianov apparaissait comme un disciple de plus, courageux et inconnu, mangeant les économies de sa mère... L'impression produite dut cependant être fort vive, puisque l'un d'eux, Axelrod, écrivit alors :

« Ce n'était pas seulement un marxiste érudit, il n'en manquait pas; mais il savait ce qu'il voulait faire et comment il fallait le faire. »

Il leur apportait surtout une compréhension réaliste, puisqu'il était mêlé aux cercles ouvriers, cherchait la compagnie des ingénieurs, donnait des consultations juridiques gratuites, en un mot menait une existence sociale.

Eux, au contraire, vivaient dans la sécheresse de leurs lectures, ne pouvant enregistrer la croissance de ce prolétariat avec lequel Lénine creusait un tunnel, considérant déjà ces travailleurs comme destinés à collaborer au gouvernement des hommes, un jour.

Et puis les paroles de Wladimir-Ilitch respiraient la volonté de l'action. Plekhanov les écouta, plein de courtoisie étonnée, heureux que son propre exemple ait suscité des dévouements aussi intelligibles.

Lénine s'en revint, en septembre, mal convaincu de la supériorité de ses aînés, prêt à secouer le dépaysement de cette excursion que n'avaient embellies nulles cathédrales, aucun musée, aucune jeune fille, à peine deux symphonies de Beethoven et quelques couchers de soleil sur les glaciers de l'Oberland.

Dès son retour, il adopte définitivement ce pseudonyme de « Lénine ». On l'appelle familièrement « le vieux », parce que son érudition tient du prodige, parce que sa chambre abrite une librairie en désordre, parce que son aspect extérieur lui confère une sorte de maturité, avec le crâne dénudé, l'envergne du front jauni, la raillerie de l'œil gauche, bridé pour ce « sourire de Lénine », bientôt célèbre, les pommettes saillantes, la barbiche rousseâtre. Toujours mal vêtu, il mange des œufs et boit du lait chaud, oublie de griller des cigarettes parce qu'il ne trouve plus de place pour déposer les cendres, et que, selon lui, ces détails sont sans importance...

Il fréquente les modestes cafés qui entourent les usines de Wiborg.

Là, il écoute les ouvriers, les laisse parler, les fait parler, de plain-pied, à l'aise, sans s'abaisser, mais tout de suite en confiance, psychologue admirable des humbles de son pays; de même que certains poètes nonchalants il suscite les confidences, et ces compagnons du hasard, après lui avoir révélé leurs secrets sentimentaux, donnent tous les détails sur les misères des taudis, les méthodes de travail, les salaires, les amendes, les idées des chefs d'atelier, les rations. Et Lénine s'instruit, commente, discute, encourage, prend des notes mentales qu'il transcrita la nuit sur des cahiers d'écoliers.

Assidu des bibliothèques municipales, il y remarque une jeune militante, fille de médecin; c'est Nadejda Kroupskaïa, sa fiancée, sa femme ensuite, collaboratrice soutenue d'une affection toujours égale; l'histoire amoureuse de Lénine tient dans cette rencontre. Il n'appartenait pas à la clientèle du docteur Freud, son instinct de lutte le portait ailleurs et une vie conjugale exemplaire, poursuivie en communion d'idées, lui évitera de distraire aucune de ses forces du But vers lequel les Chevaux de l'Ambition l'entraînaient sans jamais relayer...

En octobre 1895, il fonde l'« Union de combat pour la libération de la classe ouvrière », qui cherchait à éveiller un sentiment de classe et des revendications professionnelles. Faute de prudence, tous les dirigeants sont arrêtés. Pour la deuxième fois, la police impériale tient le nommé : Oulianov (Wladimir-Ilitch) pseudonymes : Touline, Toumine, Lénine. Signes particuliers : néant...

En prison préventive, il utilise ses loisirs à l'élaboration d'un copieux ouvrage d'économie politique, dans lequel il souligne : « que la Russie à cette époque souffre moins du développement du capitalisme que du manque de développement de celui-ci ».

Après douze mois de cellule, il est condamné à trois années de bannissement en Sibérie, dans des conditions assez humaines, puisque, autorisé à se rendre là-bas par ses propres moyens, il bénéficie en outre, tel un soldat exemplaire, d'une permission de trois jours avant son départ.

Et Nadejda, condamnée aussi, quoique destinée à l'Oural, peut le rejoindre à Chouchenskoïé.

En Sibérie, Wladimir-Ilitch ne modifie guère ses activités — lecture, rédaction de livres et de brochures, correspondance secrète avec les sociaux-démocrates de Russie ou émigrés; cela ne l'empêchait pas de dévorer son frein. Il avait beau organiser des courses à pied, des tournois de patinage, s'enfuir à la chasse et tenir des meetings clandestins au pied des montagnes Altai; cette débâche d'énergie sportive étanchait mal une soif d'action plus révolutionnaire.

Son impatience grandit quand il apprend qu'en mars 1898 à Minsk, des intellectuels et trois ouvriers, groupant les associations de combat sociales démocrates, ont fondé un véritable parti politique; et son impatience s'exaspère quand il constate qu'un courant de scission se fait jour, menaçant de réduire le parti au rôle d'un conducteur de syndicats.

Aussi est-ce avec joie qu'en janvier 1900 libéré il rentre en Russie pour y reprendre son existence de conspirateur impénitent.

La nécessité d'un journal régulier lui apparaît immédiatement; Plekhanov est d'accord mais sur une nouvelle arrestation de Lénine à Saint-Petersbourg le Comité central du parti lui impose la flatteuse sécurité de l'émigration et un passeport, faux cette fois, l'emmène en Allemagne...

Lénine a trente ans; il a traversé des événements, il a lu et retenu, beaucoup; il a écrit; il n'a, pratiquement pas fait grand'chose et son sort s'identifie encore à celui de douzaines d'agitateurs méconnus. C'est tout. Cependant il entretient avec une merveilleuse clarté, la conviction de devenir un jour le chef d'une grande révolution.

N'a-t-il pas, de Sibérie, adressé à Plekhanov un manifeste, signé par dix-sept camarades :

« Aucune classe dans l'histoire n'est parvenue à dominer, sans avoir choisi ses chefs, des représentants capables d'organiser le mouvement et de le diriger. »

Il pensait à lui-même en écrivant cela; il n'a jamais cessé de penser à sa propre destinée, mais déjà il l'identifiait à la destinée d'une doctrine et à la destinée de tout un peuple. Secret des hommes d'Etat et tentation originelle de chaque apprenti dictateur! Il aimait le pouvoir, en effet, non parce qu'il permet de se procurer des vêtements brodés, le nickel des automobiles neuves et le salut des soldats en grande tenue au long des boulevards, avec les fleurs de la foule et ses bravos dans le soleil!

Non! Il aimait le pouvoir, parce qu'il constitue une victoire dont chaque aurore exige le renouvellement... parce qu'il constitue l'épanouissement suprême de la volonté dans l'action; enfin et surtout, parce que son exercice suppose une spirituelle et intérieure servitude...

L'Iskra

Londres de 1902, à l'instar de l'humanité d'alors, coulait des jours tissés de frivolités, en style « modern-style ».

C'est là qu'après une année de séjour à Munich, s'était transporté l'état-major des sociaux-démocrates, soit : Plekhanov, Axelrod, Martov, Vera Zassoulitch (terroriste acquittée) et le ménage Oulianov.

L'Angleterre vivait de contrastes, de survivances, et de dignité royale. Tout coexistait. Sans doute l'école de pick-pockets, cauchemar d'Olliver Twist avait disparu, remplacée par Sherlock Holmes, mais Baedeker recommandait encore à ses clients continentaux de se méfier des valeurs à la tire.

Les émigrés russes ne purent s'accommoder du « haut de forme » que cette nation de boutiquiers conservait encore, vissé sur la tête aussi bien derrière un comptoir qu'autour d'un terrain de football. Quant à leurs femmes, elles détestèrent la capitale où l'ivresse des médiantes en chapeau ne parvenait pas à détruire la solennité des *horse-guards*.

Les Anglais ne leur ouvrant ni salons, ni clubs, ils suivaient les réunions publiques dans Hyde-Park, et les prédications de l'Armée du Salut. Il leur advint même d'entrer dans une église pour le sermon d'un typographe australien socialisant. On allait à White-Chapel, constater la persistance de la pègre. Un peu plus loin, les docks de l'Est-India dégageaient une senteur de girofle et de cayenne, mais Lénine n'était pas mordu par le démon de l'aventure extérieure...

Il préférait passer des heures au cimetière des pauvres, assis devant la tombe de Karl Marx dont il était probablement le seul à connaître l'emplacement.

Léon Bronstein (Trotsky), évadé de Sibérie le réveille un matin à 5 heures, heurtant le marteau de la porte, d'une manière convenue. Ces révolutionnaires mettaient du roman policier dans tout!

Lénine s'improvise son mentor; lui montre « leur » British Museum, « leur » Westminster, et cette National Gallery où il ne mettait jamais les pieds par mépris des musées. Chaque splendeur de la culture capitaliste lui arrache un commentaire d'envie réticente.

Les voyez-vous déambuler dans Kennington Road! Derrière la vitre d'un rez-de-chaussée une femme maquillée parodie leurs gestes et leur démarche; c'est la mère de Charlie Chaplin qui apprend la pantomime à ses enfants.

Qui sait? Naguère, Mahatma Gandhi, étudiant à Oxford, portait des vêtements de chez Poole, tailleur dont l'étalage ne contient jamais qu'une seule caravate et où il importe de se faire présenter par un client.

L'avenue du Bois de Boulogne à ce crépuscule distribue beaucoup de nuances violettes et l'on a véritablement envie de tomber amoureux de la première héroïne de Marcel Proust dont la victoria va s'arrêter au carrefour de l'avenue Malakoff et dont les gestes soulèveront une poussière d'infinité élégance.

Délivré de cataclysmes, de haines et de contradictions visibles, le monde croule sous le poids de sa culture... Il faut célébrer la gloire de M. Bergeret, et celle de M. Berthelot, l'affaire Dreyfus n'intéresse plus le capitaine mais seulement des équipes de pamphlétaires.

Les enfants rieurs des Buttes-Chaumont, de Tiergarten, de Regent's Park, du Prater, ou de Madison Square, acclament une destinée virtuelle de Soldat inconnu ou de Veuve de guerre.

Dans leur chambre nue, Lénine et sa femme déchiffrent des billets cryptographiés...

Les réunions fréquentes disposent à l'aigreur les petits comités nourris d'abstractions. C'était bien le cas pour les sociaux-démocrates, dont l'érudition se perdait dans des gloses byzantiniennes. La rédaction de l'*Iskra* (l'*Étincelle*), leur journal, laissait trop de loisirs consacrés à des suspensions réciproques.

Plekhanov avait vite deviné chez Lénine « cette pâte dont on fait les Robespierre ». Pour des détails les querelles surgissaient résolues par quinze heures de plaidoiries. Vera Zassoulitch s'improvisait l'avocat du vieux militant, Martov celui de Lénine, Axelrod et Trotsky jouant arbitres. On se réconciliait en songeant au tsarisme, et Vera, mangeant des tartines à la moutarde, son seul luxe, concluait doucement : « Plekhanov, c'est un lévrier, il mordille, mais Ilitch c'est un bouledogue, il ne lâchera jamais prise ».

Au bout d'un an, terme habituel, la recherche de bifecks moins coûteux provoqua un déménagement et le quartier général s'installa de nouveau à Genève. Lénine se faisait maintenant plus rare, mal à l'aise chez Plekhanov, intellectuel embourgeoisé, dont les filles servaient le thé en levant le petit doigt. Il n'arrivait plus à dissimuler son horreur de la théorie pour la théorie et l'amertume d'une immobilité que les événements rendaient intolérable.

En effet Raspoutine, fossoyeur du prestige impérial, vient de quitter son village sibérien; les ouvriers multiplient les grèves; les industriels, entravés par les bureaux, soutiennent le parti libéral et escomptent les profits d'une guerre en Extrême-Orient.

Les sociaux-démocrates décident alors de se dénombrer : un congrès est convoqué, pour juillet 1903, à Bruxelles!

Seulement cette assemblée n'inspire à votre prédécesseur, M. le Procureur général, qu'une confiance douteuse, à telle enseigne que les délégués, Lénine compris, sont reconduits à la frontière, cette mesure de police nous privant du privilège d'avoir tenu le bolchévisme sur les fonts baptismaux.

Car le Congrès, tenu à Londres, aboutit à une scission.

La controverse commença dès le paragraphe premier des statuts, rédigé par Lénine et énonçant les conditions d'admission. Martov et les « anciens » se contentaient en somme d'une adhésion de principe au programme, Lénine et les envoyés de Russie exigeaient une collaboration « personnelle » dans l'un des organismes du parti.

Plekhanov aurait volontiers transigé. « Quand on écoute Lénine, il nous semble qu'il a raison; quand on écoute Martov on a l'impression qu'il n'est pas loin de la vérité. On se sent attiré tantôt par l'un, tantôt par l'autre. »

Langage de dilettante, voué au dégoût de Wladimir Ilitch dont les convictions n'admettaient jamais d'équivoque. Sa route ne connaissait aucun carrefour dépourvu de poteaux indicateurs, quitte à oublier les inscriptions en cas de brouillard...

De cette minute il jugea Plekhanov mûr pour toutes les contre-révolutions.

Finalement, par 25 voix contre 23 Lénine l'emporta; les vaincus se retirèrent sous leur tente, on les appela « minoritaires », en russe : *mencheviki*, et Ilitch fut suivi par les « majoritaires », en russe : *bolcheviki*.

Ainsi, en ce mois d'août 1903, anonyme et dépourvu d'intérêt, voici vingt-huit ans, naissait un de ces mots dont la fortune ascensionnelle eut déconcerté Lowenstein et que l'Académie française se résoudra à insérer au dictionnaire, après la péremption.

Bolchevistes, menchevistes, pour les chefs de la deuxième Internationale, cela signifiait que les Russes s'étaient chamailés une fois de plus. On admirait leur héroïsme devant l'autocratie, pour regretter leur émiettement politique.

Cette dissidence sous-entendait cependant quelque chose de plus profond qu'une querelle de mots. C'était vraiment la base de cette cassure qui oppose aujourd'hui le socialisme au communisme. L'évolution du socialisme ne git-elle pas en puissance dans le programme menchevik : participation au pouvoir; réalisation lente, progressive et légale de la société future; la dureté, l'intransigeance révoltées de la troisième Internationale n'éclatent-elles pas à travers les thèses de Lénine?

Le schisme ne se traduisait pas seulement au moyen d'étiquettes de couleurs différentes! Ils semblaient ne différer que sur un point, un seul : l'organisation. Seulement, disait Lénine, ce point c'est tout! En effet, puisque l'organisation s'incarnait dans la doctrine.

Wladimir Ilitch accepta la rupture sans regrets. Sensation neuve, il avait frémé au ralliement des premiers disciples, car personne n'aurait songé à lui contester le titre de chef du bolchévisme naissant. Il connaissait donc l'ivresse du pouvoir, et elle se doublait d'une besogne d'épuration, propre à réjouir le cœur de tout vrai révolutionnaire.

Et puis soudain le bombardement nocturne de Port-Arthur déchira l'horizon!

1904-1905.

Pour la conquête de la Mandchourie, Belgique de l'Extrême-Orient, terre promise et plaque tournante, s'affrontaient les impérialismes japonais et russes. A l'intérieur, les désordres commencèrent en décembre 1904, avec les désastres militaires. Paysans et ouvriers souffraient de l'incurie administrative, d'une crise agricole et du travail forcé.

Le 28 janvier 1905, le pape Gapone, chef d'une association ouvrière créée par la police, oublié des consignes reçues, entraîne à sa suite quelques milliers d'ouvriers et de moudjiks; porteurs d'icônes, chantant des hymnes et réclamant au Tsar audience, constitution et meilleure répartition des terres.

Devant le Palais d'hiver, les officiers du régiment Préobajensky, après les trois sommations, se calèrent sur leurs montures bien nourries et commandèrent le feu. 200 morts. 1500 blessés.

Nicolas II n'en a jamais rien su, séparé de son peuple par une barrière d'ouate impénétrable. Cet honnête homme, affectueux et simple, jouait avec ses enfants et collectionnait les timbres-poste, malheureusement non à titre de délassement, mais en manière d'occupation principale.

L'effet de cette fusillade fut, à travers le monde, bouleversant. Gapone devint du jour au lendemain aussi célèbre que Sarah Bernhardt. Le *Times* lui offrit pour ses mémoires une fortune, qu'il s'empressa d'aller perdre à la roulette de Monte-Carlo, avant de reprendre son office d'agent provocateur, et de tomber sous les balles de quelques nihilistes vengeurs.

Lénine reçut sa visite, l'écouta dans un silence méprisant, mais enregistrera ses révélations touchant les revendications agraires dont les théories marxistes faisaient assez bon marché : les terres, distribuées en 1860 étouffaient au milieu des domaines et des apanages : le moudjik écrasé d'impôts voyait son niveau de vie s'abaisser de plus en plus.

Dès le début de l'année 1905, des forces d'opposition se manifestent en Russie, dans toutes les classes. L'étranger entre en émoi et manifeste sa sympathie pour les révoltés.

En juin c'est l'odyssée du cuirassé *Potemkine*, futur scénario d'un chef-d'œuvre cinématographique, et aliment pour l'enthousiasme de Lénine, de sa femme, de leurs amis.

En août éclate une grève générale s'étendant des cochers de fiacre aux chirurgiens des hôpitaux, en passant par les employés des postes, ceux des pompes funèbres et les danseuses de l'Académie impériale...

Partout se constituent, spontanément, des « soviets » c'est-à-dire des conseils corporatifs de la classe ouvrière, de la classe paysanne et même parfois émanation de l'armée.

Pendant ce temps, les socialistes-révolutionnaires, fidèles à leur vieux programme, endoctrinent les campagnes et multiplient les attentats individuels.

Aussi dans les compartiments de quatrième classe, à travers l'Allemagne et l'Autriche, impatients des arrêts avec des papiers falsifiés et des perruques, se hâtent les émigrés politiques. Lénine est du nombre.

Il sait que Trotsky, parti en avant-garde, préside le Soviet de Saint-Petersbourg, dont les allures prennent un ton gouvernemental et qui lance des décrets illusoires.

« Que faire? »

C'est le moment de relire l'ouvrage de Lénine qui porte ce nom et d'y chercher des enseignements de stratégie révolutionnaire, rédigés il y a quatre ou cinq ans.

Les bolchevistes, par son organe, se déclaraient d'accord pour soutenir inconditionnellement l'insurrection, et même, en cas de succès, pour prendre le pouvoir au nom de la dictature du prolétariat. Les menchevistes se déclaraient d'accord pour soutenir l'insurrection, destinée uniquement dans leur esprit à permettre l'arrivée d'un gouvernement bourgeois à l'occidentale, dans lequel ils constitueraient l'opposition légale, le pays n'étant pas, au sens marxiste, mûr pour la révolution.

Se tirant donc dans le dos à coups de manifestes, les sociaux-démocrates allèrent à la bataille, en ordre dispersé.

L'autocratie s'organise. Elle fit appel au comte Witte, ce Caillaux russe qui lui trouva des emprunts en France et jeta du lest, opportunément. Les jacqueries paysannes flamboyaient, sans coordination. Elles furent réprimées par des troupes, revenues de Mandchourie et qui n'avaient pas perdu l'automatisme de la fusillade. Une répression grandiose peupla les écoles au moyen de 70.000 arrestations. Les libéraux reçurent satisfaction en octobre avec l'octroi théorique d'une constitution. La grève générale perdait de son ampleur, tout le monde avait faim et chacun devenait pauvre.

Le soviet de Saint-Petersbourg, succombe en décembre, par l'arrestation de tout son bureau.

Lénine, qui s'était caché dans la capitale durant l'été, dirigeant en sourdine l'activité du parti, était arrivé plus tard à Moscou, pour préparer un soulèvement des ouvriers; ceux-ci après avoir lutté une semaine contre l'artillerie du général Doubassov capitulèrent en janvier 1906. Chant du cygne. Lénine se rendit compte de ce que cet échec mettait un point d'orgue. Une période de « paus révolutionnaire » s'entamait parce qu'il est impossible de soutenir indéfiniment l'enthousiasme des volontaires de 12.

Stolypine remplaça Witte dès que le tsarisme sentit de nouveau un terrain ferme; comme la II^e Douma contenait encore trop de

paysans, on modifia la loi électorale. La révolution de 1905 avait en quelque sorte ramené le régime à vingt ans en arrière.

Pour les sociaux-démocrates comme pour tous les socialistes, c'était beaucoup de sang, beaucoup de courage et beaucoup de prisons pour peu de choses.

Quant aux bolchévistes, pour eux la liquidation de 1905 ressemblait à une faillite. Les usines ayant rouvert leurs portes, les paysans regagnèrent leurs isbas, et les propriétaires fonciers touchés de belles indemnités pour dommage de révolution, les sociaux-démocrates se réunirent en congrès à Stockholm, où ils se constituèrent en Tribunal.

Plekhanov et les mencheviki, affirmant que les ouvriers avaient effrayé la bourgeoisie et compromis les chances de succès, vomirent littéralement Lénine et les trois ou quatre délégués qui osaient démentir de son avis.

Wladimir Ilitch répliqua qu'une défaite ne signifiait pas une capitulation; que la réaction avait sans doute repris des forces mais qu'elle ne résisterait pas à un second soulèvement: qu'on retrouverait bien un jour d'autres débâcles militaires et des grévistes pour corrompre les soldats écœurés; qu'on n'avait rien compris à la profondeur du mouvement. « C'était une grande révolution, dit-il, et nullement un chaos, parce que c'était une révolte armée des ouvriers de Moscou ».

Il estimait que cet épisode, œuvre des bolchévistes et d'ailleurs avorté, comportait plus de valeur évangélique que l'ensemble des événements passés.

Ces arguments ne convainquirent personne.

Le rôle de Lénine dans la Révolution de 1905, au point de vue pragmatique, apparaît médiocrement important. Par exemple, il subit les événements de la manière la plus intelligente, notant qu'il manquait des agitateurs militaires, des techniciens de la barricade et des spécialistes du coup d'Etat.

Il ne suffit plus d'arriver devant les métallurgistes avec la chanson du prolétariat exploité et une liste des crimes du capitalisme; il faut aussi des équipes de choc, des marins mutinés, des mercenaires et des centrales téléphoniques. Lénine le dit, crûment, au congrès de Londres en 1907, lorsqu'on fit de nouveau le point.

Tout allait mal. A peine revenu en Finlande où il se cachait, dénoncé, inscrit sur les registres policiers, il se soumet à une nouvelle décision du Comité central du parti et repart pour l'étranger, en décembre 1907.

Il écrit alors à sa femme: « je reviens en somme dans un cercueil ».

Les deux années qu'il vient de traverser inscrivent dans sa mémoire des paysages cendrés. Mais l'amertume ne lui cache tout de même aucun enseignement réaliste; il s'enquiert d'une série d'écrivains militaires, de Clausewitz à von Moltke et il se promet d'étudier la manière dont Bonaparte a maté les sections, le 13 vendémiaire et il se demande aussi comment on pourrait acheter des mitrailleuses.

L'avant-guerre

Transportez-vous un instant, par l'imagination, au sud de Paris, dans ce quatorzième arrondissement que les peintres d'avant-garde n'avaient pas encore découvert en 1910.

A cette époque, chaque soir, vers 9 heures, à la station de métro « Alésia », un personnage au masque mongol, caractéristique, toujours simplement vêtu de noir, poches bourrées, s'installe dans le coin d'une voiture de deuxième classe et sort un livre. C'est Lénine, qui va déposer au courrier du Nord-Express, son article pour la *Pravda* de Saint-Petersbourg.

Avec le Comité central et les archives, ils sont arrivés en décembre 1908, de Genève où Lénine avait médité, confrontant une fois de plus les théories et la réalité. Il savait seulement qu'en Russie, chez les ouvriers, ses thèses conservaient des adeptes, gagnant du terrain en profondeur. A cette époque, il assemble les matériaux d'un livre: *L'Impérialisme, dernière étape du capitalisme*, dans lequel il montrera la concentration industrielle remplacée par une concentration financière, et tout cela, avec l'aide bienveillante des généraux, rédacteurs de conventions militaires secrètes, préparant une conflagration, sur les ruines fumantes de laquelle il annonce la naissance de l'Etat marxiste par la révolution mondiale.

Révolution mondiale? Ces temps-là ne seront jamais révolus...

Dans leur attente, Lénine se montre bon et généreux pour les camarades encore plus pauvres que lui; consulté en chaque occasion, se tenant à l'écart des discussions, toujours actif, vieillissant. Et les joueurs d'échecs du Club du XIV^e, au *Café de Lyon*,

font la partie avec lui. Et l'après-midi au parc Montsouris, un individu en jaquette, absorbé par la lecture, pousse du ventre une voiture d'enfant, dans laquelle une bibliothèque s'entasse sur un marmot: c'est Lounatcharsky, futur Commissaire du peuple. Et voici les gosses de Kautsky, de Zinoviev, de Kamenev, et Lénine, entre deux séances de travail, vient jouer avec eux, affectueusement.

Il habitait, avec Nadejda et la mère de celle-ci, deux chambres d'un immeuble ouvrier, rue Marie-Rose... Rue Marie-Rose, un dimanche matin de printemps, sur le seuil, Lénine répare gravement une chaîne de bicyclette. A côté de lui, sa femme. Ils s'apprêtent à partir pour Clamart et Meudon: chemin faisant, ils s'arrêteront au champ d'aviation d'Issy-les-Moulineaux, et Wladimir-Ilitch, intéressé, aura suivi les évolutions de Farman et de Delagrangre.

Très rarement, le « samedi soir après le turbin », mêlés aux ménages du peuple, ils s'installent aux places à vinet sous, dans un café concert de Montrouge. Sur la scène ont défilé, le diseur à voix qui se souvient de Fragon; la chantente légère avec les trucs de Marguerite Deval. Enfin, salué d'acclamations, paraît celui pour lequel Lénine est venu: le chansonnier prolétaire, Montéhus, espèce de Théodore Botrel pour récidiviste, dont les refrains sont repris en chœur par les apaches, les négociants de la rue Mouffetard et les émigrés russes.

Années creuses et difficiles, pour Lénine, homme d'action âgé de quarante ans et qui arpente un désert, cherchant à l'horizon, les mirages d'une révolution reculée... Années misérables dont le vide provoque un vertige l'ancrant dans la rigidité de ses principes.

D'autres que lui traversent la même crise de confiance, et, tels Gorki ou Lounatcharski, la résolvent dans une théorie mystique: « à la recherche de Dieu ».

Lénine bondit devant cette hérésie! Lui qui associait l'Eglise à l'autocratie, abominait encore tout spiritualisme en qualité de marxiste-matérialiste. Religion égale opium du peuple, baume d'espérance qui fait négliger les augmentations de salaires aux pièces...

Et puis il dénonçait la religion chrétienne au nom de son universalité. Seules, semblait-il dire, notre doctrine et leur doctrine constituent des possibilités d'organisation du monde, complètes, coordonnées, trouvant à chaque problème une solution, pour chaque demande une réponse, dans le passé des justifications, devant l'avenir des garanties. Rome ou Moscou! Mais il pensait à la Rome du Vatican, celle qui demeure.

Lénine sentait dans le catholicisme la proximité de certains de ses mots d'ordre, enseignements moraux qui, si on les applique dans leur sens originel, se rapprochent davantage du bolchévisme social que tous les socialismes évolutionnistes de la terre, que toutes les radicales-démocraties ou que toutes les oligarchies bancaires...

De là sa colère. Et son réalisme lui faisait dire: « N'enlevez pas la foi du moujik par des persécutions qui susciteront des martyrs, donnez plutôt à l'enfance une éducation raisonnée, matérialiste, et la croyance alors tombera d'elle-même ».

Prophétie de criminelle intelligence!

Une jeunesse déchristianisée par la racine constitue un symptôme autrement grave que la démolition des basiliques. Si on lui apprend à limiter ses enthousiasmes à la construction de vingt tracteurs au lieu de dix-huit en un mois, quel tombeau pour des siècles d'effort vers l'idéalisme, quel abîme dans lequel, maleré nos nerfs frémissants, la fatigue de nos désillusions, notre soif de progrès social, nous ne pouvons pas, non, nous ne pouvons pas nous précipiter, les yeux bandés, pour un suicide, oublieux des signaux du Christ et de ses miracles.

Ainsi s'écoulaient les années d'exil parisien, traversées de controverses stériles. Les agissements de Lénine, théoricien et chef de parti, se bornent, depuis deux ans à une lessive d'éuration. De ce train, il finira par demeurer seul dépositaire de la vérité, et par s'escamoter soi-même... Or, après 1912 la prospérité économique russe amène une nouvelle concentration capitaliste. Wladimir et ses aides de camp s'installent alors à Cracovie. Des nuées d'orage s'amoncellent.

Au moment où Ferdinand d'Autriche est assassiné, les grèves éclatent à Saint-Petersbourg, bientôt suivies d'émeutes, avec barricades, charges de cosaques, cortèges aux drapeaux noirs assaillant les ponts de la Néva, tandis que, par d'autres artères apaisées, le président Raymond Poincaré apporte aux Romanov, l'ultime hommage qu'ils recevront dans l'histoire.

Fin juillet 1914.

L'empereur Guillaume est parti pour sa croisière de Baltique. George V passe en revue ses croiseurs. A Belgrade, ministres et généraux se demandent si l'Autriche connaît leur participation au complot de Serajevo. A Vienne, Berchtold démontre à Tizza que l'heure est venue d'écraser les vipères de Serbie sous un talon ferré.

Le monde ne se doute de rien...

Les concours hippiques auront lieu sur la côte normande. Des coureurs cyclistes français tournent en rond à Berlin et le Kronprinz leur offre un fume-cigarettes à ses initiales. M^{me} Caillaux comparait aux assises. Labori et Cheny entament un duel oratoire de neuf journées consécutives.

Le monde ne se doute de rien.

Au clair soleil, on rentre les moissons et dès qu'elles sont engrangées, les diplomates abandonnent leur partie de poker et cèdent la place aux chefs d'état-major, qui préfèrent le bridge, mais pour lesquels la mobilisation c'est toujours la guerre. Partout, les espions prennent leurs billets de wagons-lits. Les attaches d'ambassade n'ouvrent même plus les télégrammes et les ministres des Affaires étrangères, épuisés d'insomnie nerveuse, ne savent ce qu'il faut faire et ne savent ce qu'ils font.

Le monde est suspendu!

Fin juillet 1914!

La guerre

La réalité de la guerre saisit Lénine à la gorge, lorsque, sous la buresque inculpation d'espionnage, il fut arrêté avec Zinoviev, dans un village perdu des montagnes galiciennes.

Pour son amour — propre à internationaliste, les heures ne tolèrent aucun réconfort. Il apprend d'abord l'effondrement du proletariat de Saint-Petersbourg, retourné à ses usines militaires, tandis que le moujik, après avoir vu le Pape bénir les drapeaux jaunes à l'aigle noir, partait, toujours résigné vers les marais de Pomeranie, avec, dans sa cartouchière une icône et le viatique inconscient des victoires de 1812.

Qu'étaient devenus, au milieu de cette tourmente, les principes et les dirigeants? Au 25 juillet 1914, à Lyon, Jaures criait encore que la deuxième Internationale constituait, devant la menace de la guerre, la seule garantie de paix qui puisse retenir les gouvernements. Ces pauvres paroles suffirent pour la signature de son arrêt de mort...

A la même heure que leurs collègues français, et aussi sincèrement convaincus, les socialistes allemands votaient les crédits de guerre. Seuls, les cinq députés bolchévistes de la Douma s'abstenaient, payant ce geste par leur liberté individuelle. C'était fini...

Devant la guerre, le socialisme s'était révélé impuissant; sa mystique inopérante, ses mots d'ordre, des mots, que la bourrasque du sentiment national balayait comme feuilles mortes au vent de novembre sur le cimetière de leurs illusions perdues.

Journées durant lesquelles Dieu ne laissait aux hommes que la sensation aiguë du présent et celle de commencer quelque chose.

Les services policiers de la monarchie austro-hongroise retrouvant la fiche d'Ouanov (Wladimir-Ilich, Lénine), constatent que ses théories méritent de se répandre surtout dans le camp adverse. Voilà pourquoi, à l'automne 1914, à Zurich, se rencontrent une fois de plus, Lénine, Martov, Lounarcharsky, Zinoviev et quelques autres dont aucune sûreté générale ne tient à enterrer la propagande.

La majorité des socialistes russes avaient cependant opté pour l'attitude patriotique. Ceux qui étaient nés en Wolhynie songeaient aux uhlands bavarois vedettes d'avant-garde sur les routes bordées de bouleaux argentés.

L'humanité de Lénine demeurait inaccessible à ces pitié. Les seules attaches qu'il conservait avec le sol natal procédaient de l'ordre marxiste. Il écrivit alors: « La deuxième Internationale est morte. Vive la troisième Internationale! ». Il était bien le seul, cinq ans à l'avance, à pousser de pareilles acclamations.

Et puis il se met aux écoutes, cherchant à entendre, à travers le grondement des 75, les cris des hommes demeurés lucides. De timides indices de réveil internationaliste pointent çà et là — Romam Rolland, Liebknecht — et Lénine les recueille avec le soin que l'on réserve aux fleurs miraculeuses, écloses l'hiver, sur un tertre glacieux.

Il devient l'un des promoteurs de la conférence de Zimmerwald, tenue dans un chalet alpestre et où se rencontrèrent, en septembre 1915, une trentaine d'inconnus, représentant chacun la mino-

rité de son propre parti socialiste à un moment où il n'était plus question ni de parti ni de socialisme. Après de vaines recompositions sur les responsabilités, une formule fut adoptée qui préconisait la paix, sans annexions ni contributions, quinze ans avant le sénateur Borah.

Au retour de Zimmerwald, l'isolement intellectuel de Lénine atteint un maximum. La guerre a exaspéré sa phobie et sa méconnaissance de l'Occident, tandis que, par contre-coup, le problème russe se présente en pleine lumière: la Russie ne retrouvera révolutionnaire que dans la défaite et dans la débâcle. Donc il appelle crument la défaite et la débâcle. Tout le monde, sauf Trotsky, se sépare alors de lui. Il savait trop bien l'armature sclérosée de son pays, incapable de résister à la poussée du collectivisme provisoire imposé par la lutte et par le blocus. Le manque de développement capitaliste va donner, par la guerre, à la Révolution, sa chance que Lénine se gardera de laisser passer, au prix de n'importe quelle entorse à n'importe quelle doctrine à commencer par la sienne propre, parce que seule la réalité importe: « La théorie est sèche, mais l'arbre de la vie est éternellement vert! »

Dès 1916, le divorce entre la Cour impériale et les institutions s'aggrave. Les scandales de l'administration et la germanophilie de Suhrmer ont rallié les ambassadeurs à une conspiration où se mêlent les grands-ducs, les généraux, les fournisseurs de guerre et les politiciens modérés.

Personne ne songe à cette masse de 17 millions de mobilisés, qui empoisonnent les dépôts par leur dégoût d'une guerre dont l'absurdité seule leur apparaît. Personne ne songe à ces milliers d'ouvriers, dont l'intelligence de classe s'est développée, et dont les femmes attendent les rations de farine, debout dans la neige, seize heures d'attente. Chacun pense simplement à la révolution de même que le peintre caresse en imagination le chef-d'œuvre de sa vie, jamais réusé, et nul ne s'arrête à son imminence ni à l'hypothèse qu'elle puisse se déclencher par en bas, par la colère d'une foule anonyme qui a faim et qui a froid.

L'impératrice se recueille devant le cénotaphe de Raspoutine. Les Anglais entrent à Bagdad. La guerre continue. Elle seule existe. Elle seule compte.

12 mars 1917.

A l'est, rien de nouveau...

Et cependant, à cette date, dans Pétrograde tout est consommé. D'obscurs combats de rues se livrent encore entre soldats et policiers; çà et là des torches rouges, dans un halo de nuées, colorent le ciel septentrional et sa pureté; dans les escaliers de service des ministères s'entendent les courtisans d'un régime à l'agonie. A la Douma, un fourmillement de soldats, d'étudiants, d'ouvriers et de femmes du peuple s'exalte devant un brasier d'éloquence. Les parlementaires, accrochés aux téléphones et dépêchant des ordres, songent à la prise de la Bastille.

Le « sovet », surgi de l'ombre, renoue la tradition de 1905 et prépare des décrets.

Les fusillade crée encore quelques réveils brusques, en pleine nuit, et l'on voit, raccourci des révolutions contemporaines, les lourds camions automobiles précédés par les cônes blancs de leurs projecteurs, salués par les acclamations d'une foule fataliste, hémisphères de baïonnettes sous l'ondoiement des loques rouges, filer à travers les perspectives enténébrées...

La révolution

Le 16 avril 1917, à Pétrograde, une foule, mêlée aux députations de l'armée, aux délégations officielles du Sovet et du parti social-démocrate, s'écroule sur les quais de la gare de Finlande. Celui qu'elle attend vient de s'imposer à la colère et à la curiosité par un voyage, du sud au nord de l'Allemagne, dans un wagon bénéficiant de l'exterritorialité...

Sa volonté d'accourir lui a dicté cette solution simpliste, plutôt que de s'attarder à la fabrication d'un faux passeport de Suédois sourd et muet...

Lénine arrive en pleine lune de miel, alors que chacun « privé de la parole depuis des siècles, raconte en public l'histoire de sa vie ».

Comment va-t-on l'accueillir?

La locomotive, enrubannée et ceinte de branchages, pénètre dans le hall et un fracas d'acclamations, couvre le sifflement des essieux. Wladimir Ilich se penche à la portière et entrevoit les étendards pourpres à lettres d'or, les bérêts des matelots, agités

par les bras levés, le moutonnement des têtes... et, est-ce un rêve, on lui offre des roses. On le pousse dans un salon de réception où il recouvre son sang-froid par la présence d'un adversaire direct, le mencheviste Tchaidzé, président du Sovet de Pétrograde qui lui adresse un de ces discours par lesquels on reçoit un souverain étranger en lui donnant, discrètement, une leçon de maintien.

Lénine le laisse achever, avec peine, car il a deviné sa propre célébrité et que ces gens attendent autre chose que la tisane tiède avec laquelle on les assoupit depuis les Ides de mars. L'instant d'une sincérité et l'instant d'un soulagement!

Lui qui n'a jamais pris la parole sinon devant un cénacle d'hommes cultivés, cette masse de deux mille analphabètes ne l'effraie pas, tout au contraire :

« Mains, je vous salue! Je ne sais pas encore si vous croyez à toutes les belles promesses du Gouvernement provisoire. Mais moi je sais qu'on vous trompe, comme on trompe tout le peuple russe. Ce qu'il faut au peuple, c'est la paix, du pain et la terre! »

Et tandis que l'auditoire réagit en hurlant sa joie sans calculs, les dirigeants du Sovet se souviennent, gênés, de quelques antécédents de Lénine et regrettent ce décor et cet enthousiasme dont ils deviennent les prisonniers.

Dehors, la cohue s'enfle en un cortège. A chaque carrefour, la torpédo s'arrête et Lénine, debout, reprendra sa harangue, frappant sur les clous, avec une éloquence directe. Les voilà devant le siège du parti. Et au balcon, pour satisfaire aux rappels, acteur soudain révélatrice dans un rôle, Wladimir-Ilich, aphone, agitant les bras mécaniquement, répète sa formule : « Tout le pouvoir aux Sovets, du pain, la paix, la terre! »

Il rendait, cruellement, intelligibles, les aspirations les plus profondes du pays, son horreur du parlementarisme, son horreur de la guerre, sa faim et son désir de partage agraire...

Le lendemain, Lénine fait le point : son propre parti n'est disposé ni à prendre le pouvoir, ni à cesser immédiatement la guerre; son parti est minorité au Sovet; l'armée du front demeure à peu près intacte; les socialistes révolutionnaires auront la majorité dans les campagnes.

Première besogne : convertir ses propres partisans. Il s'y emploie. Alors que les modérés s'esclaffent à la lecture de ses articles, alors que Plekhanov écrit gravement que cette prose c'est « le délire d'un fou », au bout de trois semaines les thèses de Lénine sont adoptées à la conférence nationale du Parti bolchéviste.

Une propagande s'exerce alors, raisonnée, presque au grand jour, visant les usines, les campagnes, les tranchées, soumise à une discipline totale, obéissant aux impulsions du Comité central du parti, et ce Comité, c'est Lénine, aidé de Trotsky, l'individualiste virtuose du coup d'Etat, qui a flairé le vent et s'est rallié.

En juillet, au moment de l'offensive Kerensky, le défaitisme éclate, prématurément, car Lénine sait que la conquête du pouvoir demeurerait sans lendemain. Le front n'est pas assez travaillé. Aussi, à l'ultime seconde, ses mots d'ordre font battre en retraite les émeutiers.

Le gouvernement provisoire tente alors un essai d'autorité. Il accuse Lénine de trahison; Trotsky, Krylenko, Lounatcharsky, d'autres encore sont arrêtés. Lénine s'échappe et va se réfugier en Finlande où il s'abrite dans la maison du préfet de police d'Helsingford...

Il écrit alors : « ils devraient nous fusillier, c'est l'instant le plus favorable ». Et cet instant, Kerensky ne le retrouvera plus.

Le ministre de la Justice prie Lénine de se constituer prisonnier « au nom de l'honneur ». Et Oulianov de répondre : « Il ne s'agit pas d'honneur, mais d'un épisode de la guerre civile ». Et dans sa meule de foin il achève de rédiger *l'Etat et la Révolution*.

La répression de juillet ne peut empêcher le bolchévisme de gagner du terrain, partout. Au front la perspective du partage des terres provoque une désagrégation dont Kerensky croit pouvoir conjurer les destins, en s'agenouillant devant les déserteurs et en les suppliant avec de véritables sanglots de tenir encore quelques semaines.

Les bolchévistes obtiennent la majorité au sovet de Pétrograde. Lénine écrit alors : « Les bolchévistes garderont-ils le pouvoir? » Confiance significative, deux mois avant le coup d'Etat...

Chaque matin, au réveil, Pétrograde s'étonne de ce que rien ne se soit décidé durant la nuit. Le 30 septembre, Lénine, persequé, les sourcils peints en gris, s'installe à Wiborg, changeant de cachette chaque semaine et tenant avec le Comité central du parti de fructueuses séances. Il les a enfin convaincus. Trotsky et lui donnent les instructions tactiques. Le congrès général des sojets

doit se tenir le 25 octobre. Il importe de le placer devant un fait accompli. « Attendre serait un crime, et nous ne nous le pardonnerions plus! »

La création des comités militaires bolchévistes, noyant la garnison, indique la décision irrémédiable de renverser le gouvernement provisoire. Tout est prêt. Chacun connaît sa mission. Rien n'est laissé au hasard. Il ne reste plus qu'à effectuer le « saut dans le vide ».

Lénine réfléchit un instant. A son âge, Napoléon en était réduit à se quereller avec Hudson Lowe, sordidement, sur un rocher de l'Atlantique. Quelle supériorité que la sienne! Entamer Brumaire avec la certitude que demain soir, une de ses actions inscrira l'en-tête d'un tome nouveau dans l'histoire humaine.

Les Russes, derrière lui, et selon le mot de Staline « vont enfin rejeter l'idée vieillie que seule l'Europe peut leur montrer le chemin »...

Le Pouvoir.

Le « Sovet » s'était installé à l'Institut Smolny, ancien couvent de jeunes filles. C'est là que Lénine secrètement, se rendit le 6 novembre 1917.

Dès le matin du 7, les bolchévistes occupent le central téléphonique et télégraphique, la Banque d'Etat, les ponts, tandis que le croiseur « Aurora » s'emboîte devant le Palais d'hiver où se poursuit un simulacre de résistance.

Les négociations s'allongent. A onze heures du soir, le mencheviste Dan ouvre le Congrès des Sovets de toute la Russie. Au élections du bureau, triomphe des bolchévistes. Enfin, au milieu de la nuit parvient la nouvelle : le Gouvernement provisoire capitule. Le congrès, maintenant présidé par Kamenev, s'ajourne au lendemain.

Le coup d'Etat a réussi, facilement, presque sans procurer cette jouissance de l'obstacle franchi. Lénine, dans la chambre n° 18 de l'Institut dit à Trotsky : « le passage de l'illégalité à la prise du pouvoir est trop abrupt » et il ajoute « cela donne le vertige ». Une émotion contenue traillait leurs nerfs. On apporta des couvertures; ils s'étendirent sur le sol, incapables de trouver autre chose que des bribes de sommeil, interrompues constamment par les sonneries téléphoniques.

Dans la cervelle d'Oulianov se pressaient des textes législatifs, fruits de 15,000 heures d'assiduité aux bibliothèques de l'Europe occidentale. Aucun moment ne laisse jamais soupeser sa propre richesse.

La journée du 8 novembre fut occupée par l'élaboration des Décrets, soumis au Congrès des sojets, tenu le soir. L'apparition de Lénine, sorti de cachette, fébrile, les yeux étincelants, provoqua des acclamations sans fin. Kamenev annonce d'abord la constitution du Collège des Commissaires du peuple. Il propose des noms qui rallient l'unanimité. Et puis Wladimir-Ilich monte à la tribune et dès que les applaudissements ont cessé, déclare, en toute simplicité :

« Nous passons maintenant à l'édification de l'ordre socialiste. »

Et sa voix râpeuse, et son style affirmatif et le martèlement de sa diction, ponctuent, non plus des théories, mais une réalité, cette réalité que la masse russe attend depuis six mois, assommée de bavardages.

Décret accordant la terre. Décret offrant la paix. Décret conférant le pouvoir aux Sovets. Chaque formule est sanctionnée d'enthousiasme.

Moment suprême dans la vie d'Oulianov et qui n'avait pas encore dépassé la pointe de son offensive, lui... Il détenait le pouvoir, panoplie de volontés exaltées dans l'action... Rien ne comptait plus, dans le passé et n'avait jamais compté, n'est-ce pas, ni les humiliations, ni les nourritures de deuxième choix, ni les exils... Seuls importaient les idées et leur transbordement dans la vie constructive de tout un peuple. Le bolchévisme passait des livres dans les lois. Et Lénine, juriste refoulé, aimait trop l'écriture du Code que pour ne pas ressentir une joie supplémentaire.

Il descendit les escaliers de la tribune, sans aucune angoisse. L'avenir se déroulait devant son imagination, vu sur un autre plan celui du gouvernement, de la responsabilité, de l'autorité.

Il ne doutait pas de la continuation du succès. Les événements les plus miraculeux lui apparaissaient dans la ligne générale de sa doctrine et de sa conduite. En huit jours Kerensky sombre dans l'oubli, et Moscou, revanche de 1905, capitule. Des électriciens se

sont emparés de la station de radio à Tsarkoïé Sélo et adressent à l'humanité les messages du bolchévisme.

Seulement autour de la prise de pouvoir, tout s'effondre. Plus d'employés de banque; ni dactylos ni directeurs généraux dans les ministères; grève de cheminots et carence des fondeurs de neige. Anarchie dans l'armée où les fruits de la propagande se détachent par grappes. Anarchie au village où les délégués des « so-vets », « tout le pouvoir au sovét » brandissent ses décrets, dans le saccage.

Anarchie généralisée, dont Lénine nourrissait la phobie! Il se raidit devant la bourrasque. Les meilleurs lieutenants, Zinoviev, Kamenev, Rykov, ont peur et réclament la collaboration des socialistes révolutionnaires. Excommuniés pour cette lâcheté, ils viendront à Canossa, quarante-huit heures plus tard... Le généralissime Doukhonine hésite à violer le traité de Londres qui interdit une paix séparée... Lénine le destitue. Sur ses instances, la peine de mort sera, dans le fait, rétablie et avec elle la censure.

Ah! il leur montre tout de suite que le bolchévisme, ce n'est pas la liberté! Quand on détieint la vérité philosophale, et qu'il faut, pour la félicité de tous amener les pauvres et les riches à cette conviction, il serait diabolique de leur permettre la persévérance dans l'erreur.

Les événements prennent une allure intolérante, soutenus par ce serment de Lénine « qu'il ne faudra que quelques mois pour amener l'Ordre socialiste! »

Pluie de décrets... création des « tchékas » ou commissions extraordinaires; dispersion de la Constituante, ce rêve de plusieurs générations d'émigrés. Mais elle contenait une majorité de socialistes révolutionnaires...

Il importait aussi de liquider la guerre, aventure moins commode. A Brest-Litovsk, l'Allemagne était partagée entre la nécessité de trouver du blé et la démanigaison de bouter dehors cette « bande de gredins ». Les Russes, eux, n'abandonnaient pas encore tout espoir d'une révolution chez les centraux. Lorsqu'il n'y eut plus moyen de tergiverser davantage, Trotsky trouva une solution poétique et imprévisible : la guerre est finie. Je ne signe pas la paix. Faites ce que vous voulez, je vous livre à l'opprobre de l'humanité.

Hausant les épaules, le général Hoffman lança ses troupes, en traîneau, vers Pétrograde. Personne, sinon la distance, n'en travaillait cette offensive. Il offrit alors des conditions, plus dures. Lénine n'avait cessé de soutenir la nécessité d'une paix à tout prix, pour « durer à l'intérieur ». Il parvint à rallier la majorité du comité central, sur un aveu : « Nous nous chargerons d'interpréter le traité imposé par la force ». Ressource de tous les vaincus intelligents...

D'autres difficultés surgirent. Le moudjik les tenait par les entrailles. Chaque convoi de farine exigeait une bataille. Le brigandage sévissait. Lénine fit venir cinq mille marins pour remplacer les agents de police défunts et, par une volte-face opportune, conclut alliance avec les socialistes révolutionnaires de gauche. Trotsky, les accueillit à un congrès : « Camarades paysans soyez les bienvenus. Vous n'êtes pas ici en invités, mais en maîtres du pays ».

Le travail devint un peu plus commode. Un printemps provisoire ensemencit les terres noires. Installé au Kremlin — car les souvenirs d'Yvan le Terrible étaient moins ironiques que ceux de Pierre le Grand, depuis le traité de Brest-Litovsk... — Lénine s'acharnait à régler les ensembles et les détails. Il vivait, comme toujours, modestement. Sa femme et sa sœur allaient au ravitaillement, ménagères comme les autres ménagères.

Les lois nouvelles s'amoncèrent, terribles de brièveté, lourdes de démolitions. Les paysans grondaient à nouveau. Le paradis annoncé ne levait pas ses rideaux. On mangeait plus mal et l'on était espionné davantage encore que naguère. Les socialistes révolutionnaires, collaborateurs apparents, sapaient le régime. L'autocratie de Lénine et ses efforts d'organisation les exaspéraient.

En août 1918, Lénine se rend à un meeting d'ouvriers, à la fabrique Michelson, au sud de la Moskova. Une petite femme, maigre, noire, une israélite, Fanny Kaplan, est assise au pied de l'estrade, et elle le regarde, écoutant, fumant des cigarettes à bout de carton. Lénine a fini, essuie la sueur de son front, reprend sa casquette, descend de la tribune, entouré de suite par les ouvrières qui lui posent des questions et auxquelles il répond par une conversation familière, se dirigeant vers l'automobile. Fanny Kaplan, tout près de lui, sort le revolver.

Quatre détonations. Une balle à la main gauche, une balle dans la clavicule, les deux dernières traversent le cou et le poumon. Le chauffeur emmène un moribond au Kremlin. La volonté de Lénine s'accroche à toutes les chances de survie, galvanisé par l'affreuse absurdité de disparaître, ainsi, maintenant, à l'aurore, en pleine bagarre... les chirurgiens le tirent de là, s'émervillant de sa résistance, de son optimisme, du labeur repris dès la convalescence.

Les coups de feu de Fanny Kaplan déclenchent un signal d'alarme. Les blancs ouvrent la campagne. Les Anglais débarquent à Mourmansk. Le monde jette l'Interdit sur Moscou. La guerre civile devient certaine. Le comité central riposte par la Terreur, réclamée par Lénine depuis octobre; il avait fallu un assassinat manqué contre le chef, pour démontrer aux bolchévistes qu'après les embrassades du premier soir et les couplets lyriques, les révolutions ne tourment jamais à la partie de plaisir...

Laisant la guerre civile à Trotsky, nouveau Lazare Carnot, Lénine, ce Russe doublé d'un businessman américain (Staline) lutte impitoyablement contre l'apathie de ses subordonnés. Ah! trouver des collaborateurs intelligents, des savants, des techniciens. Il répétait : « Vous devez apprendre. Aucune théorie ne peut être mise en balance avec la connaissance ». Plus de bohèmes. Des spécialistes! Après avoir rédigé ses notes, sévères et précises, Oulianov recevait des moudjiks, et il leurs racontait des histoires drôles, se faisait adorer, et partait pour la chasse, en vue d'une détente totale.

A l'automne 1920, la guerre civile est matée. Les paysans se rallient à ceux qui leur assurent le maintien de leurs expropriations personnelles. L'Europe s'étonne de la persistance de ce régime. Si Lénine continue à ne pas la comprendre, elle le lui rend, avec usure...

Le communisme de guerre triomphe, sur un charnier, après six années de dévastation générale, masquant une économie à bout de souffle, les enfants abandonnés et la famine. Le blocus ne desserre pas ses tenailles...

Que faire?

Jusqu'à présent, tous les sacrifices se justifiaient parce que « dans quelques mois nous passerons à l'ordre socialiste et nous entraînerons le monde dans notre orbite ».

Or, après l'hiver 1920-21, il devient évident que l'occident ne fera pas la révolution. Alors, brusquement, des obus, partis de Cronstadt, citadelle de l'extrémisme, trouent les murailles désertiques de l'ancienne capitale... Les marins s'insurgent au nom d'un vieux mot d'ordre : « tout le pouvoir aux soviets » et non plus aux seuls communistes... Et les paysans réclament le libre échange.

Lénine constate son erreur. Seul maître et suffisamment puissant pour imposer ses décisions, il fait machine arrière. Proclame qu'il ne s'agit plus de mourir pour une théorie, mais de vivre, au nom du réalisme.

Ce retour à la propriété privée, aux échanges, ce socialisme d'Etat qu'il inaugure, constitueront un progrès à l'égard du chaos actuel. Il faut de la grosse industrie, il faut électrifier le pays; il faut du capital étranger. Qu'importe! « Apprenez à devenir des commerçants! »

Personne ne proteste. Et les premiers mois d'application de la N. E. P. (Nouvelle Politique Economique) apportent un adoucissement, une euphorie.

Et Lénine confesse que quelques années seront nécessaires pour achever la construction de l'ordre socialiste.

Quelques années...

Il les caresse, dans le creux de la main, comme la tiédeur d'un oiseau capturé. Il a cinquante et un ans, lui. La maturité, n'est-ce pas. Il n'est jamais malade. Il respire. Il sent la vie battre dans chacune de ses artères. A la chasse, il vise juste. A la marche, il décourage ses amis. Le travail, de nuit comme de jour, le laisse sans fatigue. Ses notes sont claires, ses raisonnements logiques, pas de défaillances de mémoire.

Quelques années... Elles sont là, devant lui, aussi vivantes que son propre regard et colorées du prisme de l'espérance. Elles vont poindre, défiler, s'évanouir, enrichies d'événements de progrès... L'occident capitaliste peut ricaner! Plus tard, des écrivains et de snobs viendront « dans quelques années » s'extasier devant les usines grandioses, les barrages, les cliniques, les maisons ouvrières, devant l'Ordre socialiste marxiste, devant ce rêve coulé dans le granit de l'histoire. Quelques années... quatre... cinq... sept ans...

Lénine ne doute pas un seul instant du Pacte qu'il vient, à leur sujet, de signer avec le Temps, avec la santé, avec la vie, avec Dieu...

Mort de Lénine

Au printemps de 1922, Lénine est assis, devant son bureau. C'est le soir. Une migraine, tenace, s'oppose au sommeil, une bagatelle... tous les intellectuels souffrent de la migraine...

Il se lève, marche, de long en large. Voici, sur une assiette, une pomme, rubiconde, un beau fruit. Lénine sans doute le soupèse, l'admire. Ce produit de la terre dans sa perfection, dépasse, pour lui, tous les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise...

Combien de millions de pommes la Russie va-t-elle fournir, en 1922... Voyons les dernières statistiques... Lénine veut les lire. Et puis soudain, effroyable, un trou noir s'ouvre devant ses mains tremblantes, et il s'abat comme une masse, sur le parquet!

C'est fini. Le pacte est rompu, unilatéralement.

La vie consciente et volontaire de Vladimir Ilitch Oulianov est close. A sa place, quinze mois à l'avance, s'installe une Mort, personnelle, particulière, dirigeant l'automatisme de ses gestes et allumant, parfois, des foyers d'illusion.

Après l'attaque d'hémiplégie, en mars 1922, transporté à Gorgi il y passe l'été; en octobre, un mieux se manifeste, permettant le retour à Moscou et le travail au compte-goutte. Il parle, une dernière fois, au Congrès de la III^e Internationale et cette courte allocution l'épuise, le jette grelottant de fièvre, dans un fauteuil.

Il adresse un ultime message, inachevé, marquant, dans la désespoir de ce crépuscule, des préoccupations : « Pourquoi faisons-nous des bêtises ? Parce que nous sommes un pays en retard... »

Et puis, la nuit dans le cerveau, complète.

Il ne verra pas l'Ordre socialiste. n'importe ! Lourde d'enseignements la vie extérieure de ce grand homme, metteur en scène d'un grand cataclysme, n'avait plus besoin du cachet de la réussite.

Quelle avait été sa vie intérieure, derrière la pratique de certaines vertus cardinales et derrière le rideau de fer du marxisme ? Au delà de l'amertume d'une œuvre ébauchée, Lénine n'emportait guère de remords. Tout, dans son action, avait été transfiguré par le désintéressement personnel, la sincérité, la Foi.

Il disparaît, précisément au moment où, dans le matérialisme envahissant, le véritable révolutionnaire c'est de nouveau le spiritueliste, le croyant libéré dont l'individualisme remonte aux sources du renoncement...

Dès mars 1923, il ne parle plus. En été, par le miracle des saisons impassibles, nouvelle éclaircie. Parfois des mots, singuliers, lui échappent. Mais ce n'est plus Lénine qui les articule, ce n'est plus cette voix, dont un disque de phonographe, imparfait et éraillé peut nous restituer l'accent et la fermeté; non, ce n'est plus la voix de Lénine, c'est la voix de la Mort de Lénine.

Le 21 janvier 1924, à six heures du soir, une attaque, foudroyante lui enlève définitivement la connaissance. Ses muscles se raidissent.

Six heures cinquante.

Mort de Lénine.

JEAN THÉVENET.

Ame inachevée

Il y a deux mille ans exactement, en l'an 70 avant Jésus-Christ, le 15 octobre, Virgile naissait dans une petite ferme des environs de Mantoue. Pourquoi ne célébrons-nous pas cette date ! Est-ce parce que Virgile n'est pas des nôtres ?

On pourrait discuter. Nombreux sommes-nous encore qui devons quelque chose au vieux poète. Quand nous relisons ses vers, c'est comme retrouver, après une absence, les horizons familiers de notre village natal, et pressentir que nous ne les quitterons jamais définitivement. Une impression de cette qualité

ne trompe pas; dans la patrie non temporelle, Virgile est un ancêtre et un compatriote.

Robert Brasillach vient de lui consacrer une biographie originale et vivante (1). Empruntant aux philologues, et aristocratiquement séparé d'eux, il a cherché l'âme de Virgile. Il l'a trouvée, là où les nôtres rêvent, toute proche de nous, présente.

C'est en effet un Virgile plausible que celui de Robert Brasillach. Et s'il est sûr que notre temps méprise des valeurs qui avaient fait leurs preuves, — nous sommes encore beaucoup à penser pourtant que la culture classique et chrétienne ne sera pas remplacée, — Virgile, inquiet du présent, pressentant l'avenir sans avoir la force de rien réaliser, Virgile est un homme de notre temps.

On nous présente d'abord un jeune homme timide et sensuel. Robert Brasillach insiste volontiers sur la sensualité de son héros. Virgile a commencé par demander à la vie tout ce qu'elle peut livrer de plaisirs faciles. Entretemps, il s'était imaginé qu'il trouverait la vérité dans les philosophies. Mais aime-t-on vraiment la vérité à vingt ans, et n'est-ce pas encore un rêve sensuel, et d'essence plus captieuse, qu'il avait poursuivi ?

En littérature, il appartient à l'école à la mode. Parthénios, qui arriva prisonnier à Rome en 65, conquérait toute l'élite de la ville. Virgile entra dans ce cénacle et s'y plut. « C'était un monde trop intellectuel et charmant qui s'agitait autour de lui : la découverte de l'alexandrinisme, de cette préciosité si raffinée, continuait encore à enchanter les jeunes gens amoureux des lettres. On discutait pendant des heures sur de menus problèmes littéraires, on recherchait les vieilles légendes, les vieux noms baroques sur lesquels on brodait des histoires à la fois cérébrales et sensuelles que le vulgaire ne comprenait pas. »

Nous accompagnons le poète dans le Midi italien. « Ce fut une vie inimitable qui se mit à commencer, une liaison de plus en plus profonde avec la terre réelle et malléable. Quelles phrases pourraient le toucher ? quand il voyait la fraîche mer aplatie, gonflée à peine çà et là, qui chante doucement autour des rochers, le soleil vertical aux rayons flexibles entre les feuilles, la paresse installée dans les anses paisibles, et la fuite d'une rame qui raye l'eau dure, à petits coups. Qu'il faisait beau et chaud, les jours d'été, avec le cœur tropical de Naples, les petites tavernes ouvertes de Sorrente, les routes au matin, et la montagne avec ses mulets. »

Les légendes napolitaines donnent la main à celles que sa mère lui contait dans les brumes de Mantoue. Mais ici, c'est l'entrée des royaumes souterrains; on cueille le rameau d'or qui permet d'y descendre vivant, après avoir immolé le chien noir et les génisses. Ici, dans les souvenirs confus des marins et des taverniers de la côte, les héros, les dieux de la Grèce, les déesses syriennes ont laissé des traces de leurs navigations. A Mantoue, les divinités étaient demeurées agrestes et impersonnelles. Les expériences nombreuses de sa vie, cet enrichissement continu préparait une grande œuvre.

Une idée tellement forte qu'elle en paraissait unique, s'imposait à lui de plus en plus. L'ordre était dans le monde. L'ordre était voulu par les dieux. Les dieux eux-mêmes, ou la divinité (qui sait de quel nom il faut appeler ce mystère qui enveloppe le monde ?) n'étaient pas distincts, après tout, de l'ordre de l'univers.

La même idée hantait les meilleures intelligences du temps : Virgile, lui, la voyait d'un regard de poète, presque de prophète.

Il prit naturellement le parti de César et il soutint Octave. Le but de sa vie se révélait maintenant. « Le plus grand rêve de sa vie de poète allait peut-être être réalisé, et à cette heure où la gloire et l'âge mûr lui montraient son vrai visage, ou celui qu'il voulait croire tel, il essayait cette œuvre parfaite où son amour du sol natal, son goût de la jeunesse et son inquiétude religieuse prendraient place, cette œuvre où tous les hommes de son temps

(1) *Présence de Virgile*, par ROBERT BRASILLACH, Paris, Librairie de la « Revue française », 1931.

pourraient se retrouver, et où, perdu dans leurs rangs, invisible et ému, il se retrouverait, lui aussi. »

On attendait de lui le chef-d'œuvre national. Propercé lui adressait des vers :

*Poètes de Rome, cédez; cédez le pas, poètes grecs.
Il naît je ne sais quoi de plus grand que l'Iliade.*

En travaillant et en vieillissant, Virgile entrevoyait une vérité religieuse plus haute, plus consolante aussi, que celle qu'il possédait. Les doctrines de Pythagore et d'Orphée, les chants de la Sibylle, lui révélaient leurs mystagogies. Ceux-ci peut-être projetaient sur ses ténèbres quelques lueurs de la révélation juive. Un âge nouveau se préparait, une race descendrait du ciel qui serait meilleure que le siècle présent. Il nous est permis de croire que la grâce divine venait toucher ainsi la grève de son âme, à un moment très précis où la poésie et la religion l'agitaient.

Virgile mourut dans sa cinquante et unième année. Le vaisseau d'Octave le débarqua mourant à B indes. « Ceux qui, autour de lui, veillaient, se rendaient-ils compte de ce que cet homme avait été? Bien sûr, pour eux, c'était un grand poète, et le symbole de la patrie romaine, et un ami. Mais pouvaient-ils savoir que, jamais plus dans le cours des siècles, ne paraîtrait un esprit plus universel? Au près de l'universalité de Virgile, combien un Goethe paraît pâle! Ce corps gisant avait connu dans leur plénitude la plus parfaite, les trois ordres pascaliens de la sensualité, de la raison et du mysticisme. Nulle des connaissances de son temps ne lui était restée étrangère. Tout ce dont l'avenir vivra, et que les petits hommes se partageront, il l'avait possédé en entier. »

Pourtant, il y a une chose que nous possédons, qu'un homme de Judée, dont parlait précisément la Sibylle a révélé, et que Virgile n'a pas connue. C'est pourquoi l'âme du plus universel des hommes reste incomplète et inachevée. Cette chose est une certitude. Un très vieil auteur, reprenant un mythe de Platon, compare le monde à une caverne pleine d'obscurité et de fumée. Impossible d'y rien voir; de l'extérieur, quelqu'un ouvre la porte, et le soleil disperse la brume.

La mort de Virgile est une leçon. Il avait vécu, en somme, uniquement pour vivre. Sa religion n'avait été qu'une parure suprême de sa sensualité. Il n'en avait pas façonné son âme. Aussi la mort le trouvait désemparé. « Il ignorait tout de cette oppression, de ces membres tendus, de ce geste des mains, de cette sueur, du regard voilé, et des souvenirs, et de cette idée qu'il n'y a rien à faire, que tout est fini, et qu'on va mourir. Il ignorait tout aussi, lui qui croyait pourtant avoir aimé la Mort, de cette lumière de sérénité terrible et d'espoir. Mais non, pas d'espoir, de calme, de calme qui apparaissait par moments. De la douleur ou de la joie grave de la mort, il n'avait rien su, et s'était permis d'en parler. »

Le christianisme apprend à mourir. On meurt par l'âme, et sur toutes les formes du paganisme, les plus basses, comme les plus hautes, — et nous rangeons Virgile au sommet, — le christianisme l'emporterait rien que parce qu'il nous révèle nos âmes. A la mort, c'est une lumière de sérénité douce, infiniment douce, un calme et surtout un espoir. Pendant la vie, l'âme coûte assez cher au chrétien qui la garde, plus cher que n'avait coûté à Virgile la poursuite de la gloire, et de la mesure. L'âme exige l'ordre, mais autre chose que l'ordre virgilien, ordre d'une autre essence : beauté, splendeur dans la pureté et le sacrifice.

L'âme et l'ordre font le héros. Enée est le héros de l'ordre virgilien. Il est peu sympathique, et très peu humain. C'est un saint sans âme. C'est pourquoi le moindre saint chrétien le dépasse.

LUCIEN CERFAUX,
professeur à l'Université de Louvain.

L'appel à l'oubli

La presse est une machine à détruire la mémoire publique. Presse quotidienne veut dire une presse qui n'existe que pour effacer hier dans le souvenir populaire et pour faire commencer à nouveau tout et tout le monde aujourd'hui. Une opinion publique abandonnée à elle-même aurait la proportion de la perspective. Elle se souviendrait de ce qui est assez important pour être retenu. Elle considérerait comme grands, certains grands événements, même s'ils avaient cessé d'être nouveaux, comme par exemple les grandes grèves ou la Grande Guerre. Elle reconnaîtrait tout naturellement, comme de vieux amis ou d'anciens ennemis, les hommes ayant figurés dans ces événements et elle les jugerait sur l'ensemble de leur vie. Le but de la presse est d'empêcher cela et de faire à ces hommes des figures toutes nouvelles sous de tout nouveaux déguisements et avec de toutes nouvelles attitudes. Je reste toujours étonné qu'elle ne va pas jusqu'à leur donner de tout nouveaux noms. On devrait appeler M. MacDonald, M. MacNab quand il agit en voleur bolchéviste nous déroband tout nos biens et M. Mackintosh quand il devient notre solide rempart, contre la tempête bolchéviste ravageant l'Etat. On risquerait moins de confondre.

Pratiquement, on n'a pas parlé, en bien ou en mal, de faits familiers à chacun de nous il y a quelques années, faits dont notre connaissance des hommes devrait naturellement se nourrir. Par exemple, il y a quelques jours à peine, toute l'Angleterre fut balayée par un torrent d'enthousiasme conservateur, et — à en croire les journaux — d'enthousiasme conservateur pour M. MacDonald et M. Snowden. Des Anglais traditionalistes pur sang considéreraient avec fierté la carrière de ces deux patriotes, ils se rappelaient comment la grande épée écossaise de MacDonald avait bondit hors du fourreau pour nous défendre aux heures les plus sombres de la Grande Guerre. Ils se rappelaient comment le nom de Philip Snowden avait résonné comme une trompette de rang à rang, réconfortant le cœur des héros qu'il incitait à courir sus à l'ennemi de la patrie... Et ils compareraient tout cela avec le passé du brutal et rampant Henderson qui... Mais il semble bien qu'en tout cela quelque chose soit faussé, car les vieux souvenirs moisissés que je découvre apprennent que MacDonald et Snowden furent des mollusques de la même espèce exsangue et dénationalisée, alors que M. Arthur Henderson (ce rusé bolchéviste!) servit loyalement au ministère de la Guerre pendant toute la durée de la guerre, défendit la cause des Alliés en toutes occasions et eut un fils tué à l'ennemi.

Peut-être, cette fois, était-il moins étonnant que les hommes eussent perdu l'histoire alors qu'ils semblaient bien avoir perdu la raison, ce qui reste dans la tête d'un homme même quand il a perdu toute mémoire. Il ne faut même pas une connaissance élémentaire de Qui est Qui? pour savoir que les récentes élections avaient fait perdre toute notion de tout. Même ceux qui ignoraient ce dont ils parlaient doivent avoir su qu'ils débitaient des sonnettes. Deux chefs socialistes, pour des motifs sans doute probants à leurs yeux, quittent le gouvernement travailliste et siègent avec les conservateurs, acceptant un certain nombre de thèses conservatrices. Là-dessus, ceux qui restent dans le parti travailliste, maintenant les thèses ordinaires du parti, se voient assaillis par des cris perçants et assourdissants de « déserteurs! », « fuyards! »... Il faut plus que de l'oubli pour empêcher de trouver cela idiot. Ni le pavot, ni le mandragore ni les formes les plus pesantes de l'oubli ne peuvent plonger l'esprit humain dans l'incapacité de voir que cela est idiot.

* * *

La situation théâtrale présentée à chaque moment par la presse dépend principalement des fausses moustaches entièrement nouvelles et de la peinture fraîche, c'est-à-dire de l'acceptation par le public de ne pas reconnaître les anciens acteurs dans les rôles nouveaux. Rendez la mémoire humaine aux millions d'hommes qui l'ont perdue et en un instant ils verront M. Lloyd George comme l'homme qui pendra le Kaiser; le comte Reading comme l'oublié Rufus Isaacs; et M. MacDonald attendant impatiemment sur l'estacade, dans l'espoir de pouvoir se rendre à Stockholm pour

arrêter la guerre. On veut nous empêcher de considérer l'histoire humaine comme un tout. On veut même nous empêcher de considérer un homme comme un tout, même notre propre esprit n'est pas un, car nous avons reçu un coup sur la tête et nous avons perdu la mémoire.

Et voilà qu'une idée me frappe soudain comme j'enregistre cette vérité évidente. S'agirait-il en l'occurrence de ce que les idiots veulent dire quand ils s'écrient : « Nous faisons un appel à la jeunesse! »? Peut-être ai-je conclu trop vite que cet appel n'avait pas de sens simplement parce qu'il était idiot. J'ai contracté l'habitude de juger les proclamations de la presse, les partis nouveaux et les mouvements sociaux nouveaux d'après un test purement empirique. Quand des sociologues disaient : « Ce qu'il nous faut, c'est l'Action! », ou : « Nous faisons appel à la jeunesse! », je savais que c'étaient des ânes et cela me suffisait. Jamais personne, dans une crise réelle où il faut agir ne fait appel à l'Action. Il réclame de l'alcool ou du pain, une pompe à incendie ou la police, le prêtre avec les derniers sacrements ou le docteur avec un bistouri, mais pas l'Action. L'Action est une abstraction tout à fait vainement abstraite.

Il n'est pas plus sensé d'en appeler à la jeunesse, ce qui voudrait dire, en vérité, que les hommes doivent adhérer à notre mouvement quand ils ont vingt-cinq ans, mais le quitter quand ils en ont quarante. Mais peut-être suis-je trop vite à juger. Non seulement, dans des cas que j'ignore, tout cela peut-il vouloir dire une action réelle par une jeunesse réelle, mais même les journalistes fatigués et vieux des anciennes factions veulent-ils peut-être en dire plus long que je n'ai compris jusqu'à présent. Peut-être entendent-ils dire ce que moi-même j'entends expliquer par ces lignes. Peut-être leur appel à la jeunesse n'est-il qu'un appel à des gens trop jeunes et trop innocents pour se rappeler les faits. Ils veulent présenter M. Lloyd George aux enfants, comme quelqu'un de parfaitement inconnu jusqu'à présent. Ils veulent offrir aux nouveau-nés le spectacle de ces jumeaux nouveau-nés, M. Baldwin et M. Macdonald, assis côte à côte, comme s'ils venaient de naître et n'avaient jamais encore été séparés. Voulant produire cette impression, ils considèrent évidemment les vieux avec une sorte de suspicion irritée, surtout ceux dotés de mémoires gênantes. Car il y a toujours de vieux radoteurs, se traînant sur des béquilles, qui se souviennent encore de ce que Gladstone disait en 1893, de ce que M. Snowden accomplit pendant la guerre, de ce que M. Lloyd George fit lors de l'élection Khaki, de ce que M. Thomas entreprit pendant la grève générale. Peut-être votera-t-on bientôt une loi envoyant ces survivants pathétiques dans la chambre mortuaire...

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais.
G. K's Weekly.)

La vie de Verhaeren en sept minutes ⁽¹⁾

Emile Verhaeren, le plus grand poète belge, est né en 1855 à Saint-Amand-lez-Termonde, d'une vieille famille bourgeoise. Il y passa son enfance dans une vaste maison avec un grand jardin planté d'arbres fruitiers et où se promenaient, parmi de beaux oiseaux, deux demoiselles de Numidie. Il fut frappé dès ses « tendresses premières » par la vie des humbles — qu'il évoquera dans toute son œuvre, les vanniers, les cordiers, les pêcheurs, les bateliers, le carillonneur, l'horloger, le boulanger — et un paysage admirable commandé par le fleuve,

(1) Lecture faite à l'I. N. R., le samedi 28 novembre, à la séance consacrée au quinzième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren.

l'Escaut,

Héros sombre, violent et magnifique

qu'il affectionna au point de lui dédier, comme à un homme, le livre *les Héros*, qui couronne son épopée *Toute la Flandre*.

T'ai-je adoré, durant ma prime enfance!

D'autant plus follement qu'on me faisait défense

De manier

Voile ou rames de marinier

Et de rôder, parmi les barques mal gardées.

Les plus belles idées

Qui réchauffent mon front

Tu me les as données;

Ce qu'est l'espace immense et l'horizon profond,

Ce qu'est le temps et ses heures bien mesurées

Au va-et-vient de tes marées.

Je l'ai appris par ta grandeur.

Tes flots ont ameuté de leurs rythmes mes vers;

Tu m'as pétri le corps, tu m'as exalté l'âme;

Tes tempêtes, tes vents, tes couchants d'or, tes flammes

Ont traversé comme un crible ma chair;

Tu m'as trempé, tel un acier qu'on forge :

Mon être est tien, et quand ma voix

Te nomme, un brusque et violent émoi

M'angoisse et me serre la gorge.

Escaut, Escaut, rugueux, Escaut de mon pays,

Tout l'incendie,

De ma jeunesse éclatante et brandie

Tu l'as épanoui.

Aussi, lorsqu'après ses humanités au Collège Sainte-Barbe de Gand, et ses études de droit à Louvain, qui le menèrent à un stage éphémère chez Edmond Picard, il se voua — corps et âme — à la poésie, cette passion de la terre natale ne cesse de le posséder.

Sans doute, son existence se partagea principalement entre les villes dont la vie tentaculaire le tourmentait — au point qu'il quitta bientôt Bruxelles pour Paris et que Londres même l'avait attiré — lorsqu'au sortir d'une crise douloureuse, il s'écriait :

L'âme de ma raison flotte sur la Tamise

Mais, qu'il se grisât de leur vertige — ou qu'il s'apaisât — soit, en juin, à la mer, de Knocke à Coxyde (où le poussait chaque année la fièvre des foins) — soit, au printemps et en automne, au *Caillou-qui-Bique*, entre Mons et Valenciennes — il ne cessa de demeurer exposé à l'inspiration de sa jeunesse flamande — (comme on dit d'une serre à raisins qu'elle est exposée au midi).

De même, ses vertus : sa sincérité, sa générosité, son exubérance, son enthousiasme, son allégresse, sa confiance, son optimisme, sa bonté, sa fidélité à ses amis, sa passion de l'effort qu'il résume dans un vers-programme : *la vie est à monter et non pas à descendre*, ne sont pas moins le reflet de sa formation chrétienne et le fruit de l'action invisible de ses aïeux qui continuèrent à le féconder, comme des alluvions fertiles, même après que la foi parut s'en être retirée.

Elles annoblissent sa vie, digne et simple entre toutes, dominée par cet amour conjugal indéfectible dont il a chanté toutes les heures et partagée, où qu'ils fussent — entre le travail quotidien — de l'aube à midi.

Le bon travail, fenêtre ouverte

Avec l'ombre des plantes vertes

En notre bonne et pensive maison,

Où je te vois passer dans le soleil là-bas...

et les promenades champêtres, la visite à ses grands amis les sculpteurs et les peintres, Carrière, Van Rysselberghe, Ensor, Montald, dont il lui plaisait d'être le modèle soumis et répété — puis le retour au foyer, sous la lampe et les livres — souvent Phèdre ou Bérénice.

A la guerre — malgré sa cruelle désillusion — il n'hésita pas un moment et rompit — brutalement — avec les écrivains étrangers auxquels il s'était cependant étroitement lié et dont l'amitié faisait depuis quelques années rayonner sa gloire en Europe centrale.

Ne devait-il pas d'ailleurs y tomber — en service commandé — le 28 novembre 1916 — il y a aujourd'hui quinze années — écrasé à Rouen où il avait été porter la bonne parole — sous les roues du rapide dont il avait tant célébré la Force tumultueuse!

La France lui offrit le Panthéon.

On était certain de répondre à son sentiment en préférant à cet honneur sans égal, un cimetière militaire — gloire suprême pour le poète du *Lambeau de Patrie*.

Inhumé d'abord dans les sables de Adinkerke, puis à Vulveringhen, c'est là qu'il y a quatre ans nous avons été le reprendre pour le conduire à Saint-Amand, où il repose selon ses vœux, dominant

Pour le sentir, même à travers la mort, encor

le tournant de l'Escaut, d'où l'on voit les roseaux, les joncs, le passeur d'eau, les chalands, le flux et le reflux des eaux glauques, et dans la brume d'un horizon ineffable, le clocher de Mariekerke.

Je me souviens, derrière sa dépouille, de cette traversée pathétique et suprême de toute la Flandre, par Furnes, Nieuport, Bruges, Gand, Termonde — tous les lieux qui lui avaient été si chers et auxquels il avait trouvé des rimes nouvelles

Je me souviens surtout d'un fait, que j'ai tu jusqu'ici pour épargner une émotion trop forte à celle qui, ayant vécu pour lui ne lui survécût que pour assurer sa mémoire, et vient de le rejoindre au Ciel...

Où, nous l'avons alors revu — nous seuls — un ami et moi-même, au moment où ses restes furent placés dans un nouveau cercueil. Il était habillé d'une capote de soldat en drap jaune, avec des boutons de cuivre, au lion.

Miracle! — était-ce l'effet d'un embaumement sommaire? nous l'ignorons; mais ses cheveux argentés, sa longue moustache gauloise encadraient le cher visage encore très reconnaissable, où seul s'était éteint l'éclat de ses douces prunelles grises.

Dernière, douloureuse et consolante vision!

Maintenant, il faut aller à la Bibliothèque Royale de Bruxelles — (où l'on voit son bureau, ses éditions originales, ses manuscrits, ses tableaux, ses portraits, ses objets familiers, sa pipe, sa plume, l'encrier et le crapaud — fétiche dont il ne se sépara jamais) — et au petit ermitage du Caillou-qui-Bique, détruit à l'armistice par les obus anglais — mais exactement reconstruit — deux chambres avec leurs meubles rustiques, leurs estampes et leurs livres — le tout rassemblé avec une piété infiniment touchante.

Après le tombeau de Saint-Amand, visité par tant de fidèles qu'on pourrait y trouver, dans un procès de béatification littéraire, un commencement de preuve, si pas de sainteté, tout au moins de grandeur morale et de haute vertu lyrique — voilà des lieux de pèlerinage où le génie d'un grand Belge hausse les âmes dans l'amour passionné de la Poésie, de la Flandre et du Monde.

THOMAS BRAUN.

Fin de l'Exposition Coloniale

Nous n'irons plus au bois

I. — LE TOUR DU MONDE EN DOUZE HEURES.

« Aller au bois », pour nos grand-mères, c'était faire atteler le landau vers midi, y hisser une robe longue et une coiffure à échafaudages et se laisser, d'un trot allègre, conduire jusqu'aux rives du lac. On y rencontrait tout Paris... Le Paris qui chante, celui qui fait de la politique — M. Drumont et Clemenceau — le charmant Paris des mondaines, léger — hélas! — oh! si léger qu'il n'a pas entendu le bruit de bottes annonçant la guerre là-bas, très loin aux bords du Rhin.

Il y a cinq ans « aller au bois » c'était, pour nous, quérir un cheval dans quelque manège blotti au fond d'une cour, timidement clos dans cette cité des automobiles, et lentement, suivre les allées du Champ de Mars, puis les quais tranquilles de la Seine, la franchir sur le pont de l'Alma, et, par l'avenue du Trocadéro et l'avenue Martin Henri, sous la belle voûte des marronniers et des platanes, gagner les méandres nombreux des allées cavalières qui serpentent entre la Muette et Bagatelle. Printemps ombreux, premiers soleils, galops un peu fols sous les yeux de badauds sceptiques... quelles joies discrètes et distinguées ne contenaient pas ces mots faciles « aller au Bois! ».

Eh bien! depuis mai tout avait changé. « Aller au Bois », ce n'était plus mettre le cap sur Saint-Cloud, mais se traîner jusqu'à Vincennes. Un métro comble, des autobus rapides mais d'une périodicité douteuse, des taxis payés à prix d'or... tels étaient les moyens de transport. On arrivait à la Porte Dorée dans une foule compacte et bruyante, on se pressait vers des guichets insuffisants pour l'affluence, et à l'entrée, sous les beaux arbres reverdis, Félix Potin et le Quinquina Dubonnet vous accueillaient avec un sourire peu colonial! Léger nuage, déception fugace. On cherchait des rêves exotiques et l'on trouvait des produits alimentaires ou des gargottes fleurant la frite et le gros vin.

Encore quelques pas, et l'on était payé de sa peine... Voici qu'on parvenait « au bois »!

La foule d'abord, comme d'un coup de baguette magique, avait disparu. Oh! Vincennes n'était pas désert; mais là où l'on aurait pu craindre l'insupportable cohue des masses, on trouvait des flâneurs gentils, distraits d'un rien, de bonne humeur malgré la crise, tout un bon peuple de provinciaux, d'étrangers et de Parisiens heureux de vivre, en quelques minutes, des émotions choisies et variées.

Le spectacle, lui aussi, changeait. Certes, les cafés ne manquaient pas — depuis la *Brasserie Alsacienne* jusqu'au *Restaurant Congolais* — mais dans les arbres ils prenaient je ne sais quel recul charmant, je ne sais quelle parure de fête avec leurs chaises de jardin et les parasols multicolores qui les entouraient. Des fontaines, beaucoup de fontaines; sous le soleil, blanches et mousseuses comme de féériques coupes de champagne; dans la nuit, parées et vivantes, avec des voix subtiles, du murmure des ruisseaux des prés, aux cataractes des fleuves sauvages... Voici les quartiers de palais, l'Algérie aux belles verrières, les souks tunisiens où des indigènes délicats parfumaient les menus mouchoirs féminins, les profondes galeries marocaines et les paillettes des villages nègres où de belles noires faisaient sans souci sécher des chemises comme des drapeaux.

Les gens sérieux pouvaient consulter des statistiques, scruter des plans, relever des devis d'exploitation; les amateurs d'émotions rares pouvaient, une nuit, gagner un coin presque solitaire et étudier l'inclinaison des rayons de lune sur quelque édifice exotique; les voyageurs pouvaient revivre des souvenirs anciens; les poètes évoquer les forêts touffues où les fauves hurlent quand le soir vient... il n'est pas jusqu'aux amateurs de manèges forains qui, au parc des attractions, ne retrouvaient les musiques banales et molles des fêtes populaires.

On allait au Bois pour un rien. On s'y donnait des rendez-vous. Il fallait goûter chez Potel et Chabot, dîner au restaurant malgache, danser dans quelque bal hindou. Après une journée lancinante, pleine de soucis financiers, on allait se détendre au Bois... « Ce gros monsieur, souriant à sa jolie jeune femme, voyez-vous, c'est le banquier X... qui est menacé de faillite ». — « Ce visage mélancolique, c'est un actif administrateur des Colonies qui trompe son

ennui européen. » — Cher Bois pavoisé de figures de toutes les couleurs, que d'ennui il a consolés, que d'espoirs il a fait surgir dans les têtes lasses ou accablées!

Souvent, familièrement mêlé à une foule qui le rendait fier, on croisait le grand Lyautey, retour d'une inauguration. Alors, d'instinct on faisait place, on se rangeait, et, soudain graves, des mininettes chuchotaient : « Regarde, c'est le Maréchal »...

Charmants ébats devant lesquels il ne faut point faire le grognon ou le moraliste. M. Thibaudet, voulant un jour nous taquiner, nous disait, fronçant les sourcils : « Vous serez la génération de l'Exposition coloniale! »... Comme vous voudrez, Monsieur le critique. Nous ne boudons pas notre plaisir, l'Exposition nous a amusé. Parfois même, bercé par la foule, revenant un peu fatigués d'une longue promenade, nous avons songé à ceux qui, sous des ciels torrides, très loin, ont travaillé à ce grand œuvre qu'on nous présentait! Les soldats qu'un sable brûlant a enseveli, les missionnaires qui ont baptisé et sont morts, les coloniaux ardents et sages qui ont su défricher la brousse, bâtir rudement de leurs fortes mains souvent lasses... Oh! je sais bien qu'il y a eu — qu'il y a encore les exploitateurs et les financiers. Mais le moment n'est point aux sombres réflexions. Ce que nous voyons, c'est une œuvre. Il ne faut pas tout condamner parce qu'il subsiste des choses imparfaites. Pascal disait « condition de l'humanité! »...

Hélas! nous n'irons plus au Bois. Les fontaines aujourd'hui sont mortes, les palais clos, les arbres ont perdu leurs feuilles et déjà la pioche attaque un fragile Angkor de carton! Il ne nous reste qu'un mirage, un peu de soleil dans la main...

II. — TOUTES NOS COLONIES.

Tout, heureusement n'est pas mort. De cette Exposition coloniale, que beaucoup de Belges sont venus visiter, il nous reste une curiosité, une vue plus large, plus vaste des choses, le sentiment qu'il y a des mondes lointains où des hommes vivent, aiment et meurent, et qu'il serait vain de méconnaître ou d'oublier.

À l'Exposition du Bois, les vrais coloniaux ont assigné tout de suite ce but : éveiller l'intérêt des Européens pour l'œuvre lointaine entreprise par quelques-uns d'entre eux. Ils ont cherché à mettre en œuvre tout ce qui pourrait étendre et prolonger cet intérêt.

Le livre qu'on lit attentivement, qu'on garde, qu'on consulte au besoin, est un moyen — et des plus puissants — de maintenir ce souci fécond des contrées où l'homme travaille pour civiliser et construire. C'est ce qu'a pensé M. André Corbier en préparant une collection, intitulée *Toutes nos Colonies* (1) et destinée à donner une vue d'ensemble de l'œuvre française outre-mer. (Je sais d'ailleurs qu'il a songé à compléter le tableau en y adjoignant l'œuvre belge.)

Pour bien comprendre l'esprit de cette collection, il faudrait connaître son directeur. Il est le type du vrai colonial, poète, animateur infatigable, amateur de beaux livres et de textes évocateurs. Ce qu'il a voulu, ce n'est pas seulement établir une série d'ouvrages documentaires (encore que l'addendum économique qui suit chacun des textes et qui est signé de M. Pierre Deloncle soit d'une remarquable précision), c'est avant tout faire une œuvre humaine et littéraire.

Montrer l'indigène tel qu'il est (ni le « bon noir » des socialistes, ni « l'enchanté » des capitalistes), faire revivre un pays par ses légendes, son histoire, ses mœurs, les lignes de son paysage, les inclinaisons de son ciel, l'âme même de ses habitants, les travaux entrepris là-bas : voilà la fin de chacun de ses livres. Et cela réclame un authentique talent d'écrivain en même temps qu'un esprit subtil, compréhensif, aisément ouvert aux nuances d'une autre civilisation.

M. François Valdi avec le *Gabon* (un pays qu'il connaît admirablement!) a certainement fourni la meilleure œuvre de la collection. C'est un livre fort, simple, vivant, nourri d'impressions et de faits, d'une langue sobre et directe, d'un accent vrai et personnel. Cette excursion à travers une âpre et difficile contrée ne nous révèle pas seulement un tempérament de grand colonial, mais un écrivain remarquable et dont les œuvres s'imposeront.

M. René Maran (un esprit d'une rare finesse et d'une parfaite loyauté pour lequel on est trop souvent injuste) nous a donné une excellente vision du *Tchad*. Ici, les tons sont plus riches, plus contrastés, le style aussi moins dépoillé et plus touffu, mais la vérité est la même. De l'île enchantée — *La Réunion* —

MM. Marius et Ary Leblond ont fait un portrait digne des écrivains distingués qu'ils sont. Ils savent chanter, conter, et renseigner par l'intérieur, par cette connaissance poétique et humaine plus véritable et plus parfaite que toutes les documentations. Du *Laos* de M. Jean Renaud, il n'y a que du bien à dire; l'auteur est un vieux colonial et qui sait rendre ses impressions. Avouerai-je que j'aime moins le texte sec et désordonné à la fois de M. René Hachette sur la *Côte des Somalis*, la littérature vague, facile de M. Reboux sur les *Antilles* et le *Maroc* de M. Ravennes qui est un livre qui ne suggère rien parce que l'auteur n'a rien à dire? En revanche, M. Fernand Benoit a écrit sur le *Maroc du Sud* des pages fines et sympathiques. L'ensemble vaut par la conscience et par l'éclat, et il est peu de collections dont on puisse dire la même chose... Consolons-nous de ne plus pouvoir aller au Bois, nous feuilleterons, au coin du feu, les soirs d'hiver, ces beaux livres bien illustrés, ils favoriseront nos rêves et nous aideront à nous souvenir de ceux qui luttent et meurent là-bas...

III. — « COURRIER D'AFRIQUE » ET « PAYSANS NOIRS ».

De cette année de l'Exposition coloniale, il nous reste d'autres souvenirs que des livres spécialisés. On a beaucoup écrit ces temps-ci sur l'âme indigène; récits de voyages et romans noirs ont abondé. Dire que tout était d'une égale qualité serait mentir; mais quelques œuvres dureront bien au delà de la Saint-Sylvestre! Pour ne prendre que deux exemples voici de M. Maurice Martin du Gard un très brillant *Courrier d'Afrique* (1) et de M. Robert Delavignette un livre intense, profond, subtil : *Paysans noirs* (2).

Dans l'œuvre de M. Martin du Gard, on trouve un mélange parfumé de Barrès et de Paul Morand avec une note très personnelle de finesse et de primesaut. Ce n'est point un journal de voyage avec tout ce que le genre comporte d'agaçante minutie et de détails oiseux, mais bien plutôt une causerie à bâtons-rompus à laquelle un voyage en Afrique sert de décor. Les croquis du peintre — nets, bien saisis, d'une acuité parfois surprenante — y voisinent avec les réflexions du critique et du moraliste. En mer, M. Martin du Gard songe à Maurras et se chante des vers de Lamartine; à Dakar, il cite du Stendhal; Saint-Louis le mène vers Loti et ses rêveries somptueuses. Non point que ce livre ne nous enseigne rien de substantiel, mais il le fait d'une manière alerte, souriante, sans cette allure documentaire qui, avec un certain sérieux, confère l'ennui à une œuvre. Pendant son heureuse promenade, M. Martin du Gard a l'occasion de poser devant son lecteur plus d'un problème essentiel. Ainsi il fait sur les Missions plus d'une observation exacte et d'une parfaite bonne foi. Sur nos devoirs envers les noirs, il dit des choses excellentes et courageuses. Faut-il — puisqu'à tout livre un bon critique doit opposer quelque grief — reprocher à ce *Courrier d'Afrique* le défaut de ses qualités : un certain pointillisme, un indéniable flottement?... Mais M. Martin du Gard ne se laisse pas si aisément embarrasser... Il a prévenu notre critique et se la faisant à lui-même, il nous a d'abord désarmé... « Je sais aussi bien qu'un autre, écrit-il, que mon *Courrier d'Afrique* — encore un titre comme je les aime, qui joue sur les mots, un courrier qui évoque un navire, un courrier qui est une sorte de lettre que je m'envoie d'abord à moi-même — gagnerait en netteté si je groupais, sous un chapitre différent, mes remarques sur tel ou tel objet précis. Quitte parfois à me répéter, morale, poésie, colonisation, politique, je fonds tout. Jouant un petit air de violon au passage de quelque belle créature, et aussitôt après, uniquement docile à la statistique, ne voyant que technique, ne pensant que chiffres. C'est la vie, c'est la mienne, c'est mon voyage tel qu'il s'est accompli. Je ne cherche qu'à saisir, dans ce qu'il offre de plus vivant, mon itinéraire au jour le jour... » Peut-on imaginer meilleure défense d'un livre qui n'a pas besoin de défense?

Bien au contraire le roman de M. Robert Delavignette a besoin d'être défendu. Au premier abord, ces *Paysans noirs* sont d'accès pénible, difficile. Le style est tendu, le ton parfois un peu monotone, la composition peut paraître artificielle et trop aisée. A seconde lecture, les reproches tombent car on entre dans l'âme du livre et on en découvre les beautés.

M. Robert Delavignette a composé ses *Paysans noirs* comme un poème distribué en symphonies. Du « mois du soleil dur » au « mois de la fin », en passant par « le mois du cafard » et « le mois des mères », il chante chacun des mois de l'année! On nous

(1) Flammarion.

(2) Stock.

avait bien montré jusqu'ici les réactions du blanc devant l'indigène, on ne nous avait jamais fait pénétrer si avant dans l'âme même du noir. Les indigènes de M. Robert Delavignette sont des hommes, leur vie nous devient familière, leurs esprits s'ouvrent sous nos yeux, nous comprenons leurs traditions et leurs coutumes, leur secret nous est révélé.

Les prestiges du style eux-mêmes (car M. Delavignette use d'une langue riche et personnelle) ne se livrent qu'à qui s'attarde et ne craint point de revenir sur une belle page. Dans « le mois de la fatigue du blanc », je sais telle évocation, précise et discrète à la fois, qui est d'un écrivain de grande classe (pp. 199-200). Les échetiers parlent de ce livre pour le Prix Goncourt... Nous lui souhaitons une chance qu'il mérite, mais ne valait-il pas qu'on lui rende justice avant ?...

JEAN MAXENCE.

Bibliographie

Pour autant qu'on puisse scruter les secrets de la Providence, il semble que Mgr Odélin (1) ait été mis au monde et gardé si longtemps en bonne santé, pour aider et observer les archevêques de Paris durant leur vie, et raconter leur histoire après leur mort.

Ils passent, et lui reste.

Il y a, en effet, près d'un demi-siècle que cet alerte vieillard de quatre-vingt-quatre ans est attaché à l'administration du diocèse de Paris. Successivement vicaire-général des défunts cardinaux Richard de Lavergne, Amette et Dubois, il l'est encore aujourd'hui du cardinal Verdier.

Tant que vivent ces hauts personnages, ceux-ci trouvent en Mgr Odélin, un collaborateur d'une distinction racée et d'une parfaite sagesse. Dès qu'ils ont passé de vie à trépas, le collaborateur se mue en mémorialiste et en biographe.

Ceux qui n'ont pas la pratique du monde ecclésiastique, ne peuvent s'imaginer ce qu'est « la liberté des enfants de Dieu ». La littérature des romans fait ordinairement du prêtre, ou bien un homme qui abdique sa faculté de juger, ou un révolté qui pait stupidement en guerre contre ses chefs. La vérité est à mi-chemin de ces deux extrêmes. Au vrai, personne n'est moins crédule que lui, ni plus libre en ses jugements. L'Évangile l'a prévenu que « Dieu seul est bon », et la théologie lui a démontré qu'il n'y a pas de créature parfaite. S'il rend à ses supérieurs l'obéissance que le droit-canon prescrit et qu'il a lui-même promise, il ne s'aveugle pas au point de considérer les moindres gestes de ses chefs, comme autant de manifestations d'une perfection qui n'est qu'à Dieu. Au reste, rien ne desservirait le catholicisme comme d'accréditer le bruit que toutes les autorités religieuses sont infaillibles et impeccables. Elles font ce qu'elles peuvent, selon les moyens humains dont elles disposent et les grâces qui leur sont imparties.

Entraîné par la méditation, à faire « le discernement des esprits », n'ayant d'autre ambition que de servir la justice et la vérité, sachant que les flatteries ne lui vaudront aucun avancement, le prêtre n'aura généralement pas tendance à transformer la biographie en hagiographie, quand il prendra la plume pour parler de ses supérieurs.

Les livres de Mgr Odélin sont autant de témoignages de cette heureuse liberté d'allure, ils parlent des dignitaires du temps présent avec la même simplicité que les premiers disciples de saint François d'Assise parlaient de leur Maître. Cela ne sent aucunement le panégyrique auquel personne n'ajoute foi, ni le

communiqué officiel qui a été tellement orné, amputé et retravaillé qu'on n'y discerne plus les traits du réel.

Le cardinal Dubois n'était pas un génie sublime; il n'avait pas une telle vie intérieure qu'il pût passer de longues heures à la contemplation ou au travail de bureau; il changeait aisément d'avis dans les doctrines n'ayant pas un rapport direct avec la foi: Mgr Odélin ne cache rien de tout cela. Par ailleurs, il accorde abondamment à son ancien archevêque les nombreux mérites d'homme d'action, de zèle et de gouvernement qui lui reviennent à bon droit.

Et le lecteur sort extrêmement satisfait de cette lecture. Il est content de connaître exactement le personnage dont il voulait s'enquérir, et reconnaissant à l'auteur de le lui avoir révélé avec tant de finesse et de conscience.

* * *

Ce doit être bien agréable pour un écrivain de se croire immortel. Sous ce rapport, M. Frédéric Lefèvre est un homme heureux, car il a créé un genre littéraire qu'on imite déjà beaucoup et dont on tirera sans doute parti jusqu'à la fin des temps.

Cela consiste à aller sonner chez un poète, un romancier ou un philosophe, à s'introduire dans sa maison et à passer « une heure avec » lui, tout en le faisant causer. A moins, comme il arrive souvent, que ce ne soit le poète ou le philosophe qui n'accoure lui-même chez le critique, pressé de se faire interviewer.

Une fois nos deux interlocuteurs en présence, l'un demande à l'autre d'expliquer son art, son système, sa vocation, son caractère, ses habitudes mentales, les vues qu'il a sur le passé, le présent et l'avenir de la littérature et de l'humanité, les regrets et les espérances qu'il nourrit, l'opinion qu'il professe sur ses devanciers, ses contemporains, ses maîtres, ses disciples et ses émules. Quand l'heure est écoulée, il ne reste plus qu'à écrire l'article rapportant ce qui s'est dit pendant ces soixante précieuses minutes, et à le publier dans un journal, avec quelques portraits ou caricatures à l'appui.

Frédéric Lefèvre montre un génie extraordinaire en ces sortes d'entretiens. Il excelle à créer l'atmosphère propice aux épanchements et à arracher des aveux parfois bien candides; il rend, à l'auteur, le service de le définir à lui-même; il lui résume son système en quelques mots; il lui montre, en ses livres, toute espèce de richesses et de beautés nouvelles; il vous le compare à tel Anglais, tel Russe ou tel Hindou dont l'intéressé a ainsi l'honneur de faire la connaissance; bref, la conversation ne se termine pas sans que le visiteur, le visité et l'abonné des *Nouvelles Littéraires* aient appris une foule de choses.

Pareille maîtrise devait mettre bien des journalistes en mouvement et leur donner l'idée de courir sur les brisées de cet auteur heureux. Aussi trouve-t-on maintenant partout des « quart d'heure avec », des « cinq minutes avec » et même des « deux secondes avec ». Ces imitations ne feront jamais oublier les célèbres « Une heure avec » originales, mais elles serviront tout au moins à répandre la renommée de Frédéric Lefèvre dans les rares coins du monde où elle ne serait pas encore parvenue.

Vous et moi, lecteurs, nous serions déjà fort satisfaits d'une pareille gloire. C'est sans doute que nos ambitions et nos moyens sont limités. Quant à Frédéric Lefèvre (1), il n'a pas voulu se borner à passer éternellement pour un essayiste du plus grand mérite. Il songe aussi à conquérir désormais le vaste public des liseurs et liseuses de romans.

Je ne connais point, pour ma part, *Samson, fils de Samson*, qu'il publia l'autre année. Mais je viens de lire *Le Sol*, son nouveau

(1) Mgr ODELIN, *Le cardinal Dubois*, 1856-1929. Souvenirs (Paris: Gigard, 1931).

(1) FRÉDÉRIC LEFÈVRE, *Le Sol*, roman (Flammarion, 1931).

roman, et je constate, sur la page de l'avant-titre, qu'il en prépare encore deux autres : *Achille Bran* et *La Dupe*.

Nous sommes ici en présence d'un écrivain trop intelligent pour se mettre à la remorque des Marcel Proust, des André Gide et autres malades dont les livres, si pleins de talent qu'on le veuille, commencent tout de même à fatiguer. On a pu admirer un certain temps ces ouvrages où l'auteur analysait minutieusement ses insomnies, ses mauvaises digestions et les bizarres démarches de sa concupiscence anormale. Mais cette mode a été de courte durée. Elle reparaitra peut-être encore dans les années qui précéderont la fin du monde et où tous les humains seront détraqués. D'ici là, il est probable que ceux qui jouissent d'une santé et d'une moralité normales, se tourneront de préférence vers autre chose. On en a vite assez de manger des viandes avariées, d'explorer les poubelles et de marcher la tête en bas.

Il y a, dans *Le Sol*, tout un chapitre où l'on voit les héros de Frédéric Lefèvre occuper à tuer le cochon, à le mettre au saloir et à le manger. Ce spectacle est moins désagréable et plus réconfortant à considérer que celui de M. André Gide s'efforçant vainement d'inventer de nouveaux péchés. Car, il est naturel que les porcs crient et saignent quand on les tue, tandis qu'il n'est pas naturel que l'homme fasse le cochon ni, s'il le fait, qu'il s'en vante et le crie sur les toits.

Tous les sentiments des personnages du *Sol* sont honnêtes, normaux, touchants, et ordonnés à une bonne fin. On se demande, parfois, pourquoi la France se maintient au premier rang des nations. C'est que les habitants de ses provinces sont travailleurs, économes, sociables, avisés, et souvent, comme ici, attachés à la terre jusqu'à l'héroïsme.

Une mère, de sensibilité délicate, est soutenue, au milieu de ses dures épreuves, par l'amour de prédilection qu'elle porte à son fils aîné. Celui-ci meurt à la tâche. En ville, la mère chercherait des compensations, elle irait au cinéma, prendrait de la coco et deviendrait neurasthénique. A la campagne, elle travaille comme avant, les bêtes, les saisons et sa famille ne lui permettant pas de chômer. Le travail panse sa blessure, et la vie continue dans l'ordre éternel.

Le fils cadet n'a pas grand goût pour les occupations paysannes. Il préférerait aller en ville où les tâches sont moins dures et les distractions plus variées. Justement, une sienne parente, jeune, accorte, portée au mariage, vient passer des vacances au village. Il pourrait certes l'épouser et aller vivre avec elle à Paris. Mais, il laisserait ses parents dans l'embarras et le petit bien ancestral à l'abandon. Le « sol » le retient au pays natal, où il sera, du reste, probablement plus heureux qu'ailleurs.

Tels sont les deux thèmes de la symphonie paysanne orchestrée par Frédéric Lefèvre. Son roman étant une réussite, il m'est agréable d'en recommander la lecture à tout le monde.

OMER ENGLEBERT.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

L'aventure de M^{me} Duncan et le rapport de M. Harry Priel

Je me revois, il y a bien des années, au Cirque Cimiselli, à Saint-Petersbourg. (Ce cirque existe-t-il encore? Cela n'aurait rien de surprenant. Les Soviets ne fournissent pas toujours de quoi manger à sa faim à leur prolétariat bien-aimé; mais rendons leur cette justice au moins qu'ils le gavent de spectacles de toutes sortes. Je suppose donc que l'excellent Cirque Cimiselli, dûment étatisé, marxisé et bolchévisé pourrait bien exister toujours.)

Dans l'arène un « artiste » (où l'art va-t-il se nicher parfois?) qui en vérité n'a rien d'ordinaire. Il avale coup sur coup une demi-douzaine de petits poissons rouges et — mes souvenirs me tromperaient-ils? — autant de grenouilles; il noie tout cela dans une quinzaine de verres d'eau, puis « régurgite » le tout avec la plus grande aisance *coram populo*. Petits poissons et grenouilles frétilent et paraissent se porter comme le pont... Siméonovsky, qui enjambe justement le canal de Fontanka à deux pas du cirque, mais ne rappelle que de loin le Pont-Neuf.

Je me souviens m'être dit alors que l'artiste en question avait sûrement manqué sa vocation. Car avec ce don extraordinaire d'avaler des êtres vivants, puis de leur faire revoilà la lumière du jour sans que — apparemment — ils s'en portassent plus mal (j'ai complètement oublié son nom) X. eût sûrement fait un médium à « apports » (1) excellents.

Les spirites — il en est de fort aimables, il en est qui ne sont que de stupides fanatiques — n'aiment guère d'une façon générale *jouiller* leurs médiums. Mais à supposer qu'ils s'y hasardent, ils auront beau retourner les poches du *de cuius*, tâter son veston ou son smoking, lui enlever ses chaussures, fourrer le nez dans ses chaussettes et pire encore — comment voulez-vous qu'ils mettent la main sur des objets animés ou non animés, que contiendrait un « estomac secondaire », un *œsophageal diverticulum*, semblable au premier estomac d'un ruminant, où lesdits objets auraient malicieusement élu domicile en attendant le moment où ils seraient appelés à faire délirer d'enthousiasme, en « apparaissant » soudain, une dizaine de croyants béats?

Ledit artiste « cimissellien » serait-il identique à celui que, nous apprend le *Bulletin of the National Laboratory of Psychical Research* que j'ai sous les yeux (2), l'honorable Everard Feilding voyait un jour avaler à Varsovie vingt grenouilles vivantes, vingt poissons rouges également vivants et « Dieu sait combien d'eau »? Cela me paraît possible.

Quoi qu'il en soit de ce détail, voici la théorie de la régurgitation, qui s'affirme de plus en plus pour expliquer tels « phénomènes » médiumniques. Et M. Harry Price, directeur honoraire du susdit *National Laboratory*, paraît tellement sûr de son fait sur ce point qu'il intitule un rapport de plus de cent pages : *Regurgitation and the Duncan mediumship*.

M^{me} Duncan est le médium écossais qui est l'héroïne de ces cent pages. Mais soyons objectif : il n'est pas *démonstré*, ce qui s'appelle *démonstré*, que ce soit dans la régurgitation qu'il faille chercher l'explication de ses performances.

A la vérité pareille explication est au plus haut point plausible. Mais elle n'est point irréfragablement prouvée.

Ce qui l'est en revanche, c'est l'origine purement terrestre de la substance baptisée téléplasma qu'aux cinq séances décrites dans le rapport de M. Price (4 mai — 4 juin 1931), les assistants — et parmi eux des personnalités scientifiques telles que le célèbre analyste William Bacon, le « psychothérapeute » docteur W. Brown, les professeurs Mac Dougall (Américain) et J.-C. Flügel, psychologues renommés, le professeur Fraser-Harris, physiologiste éminent —, les assistants, disons-nous, ont vu, à maintes

(1) Il ne faut pas confondre « apports » et mouvements d'objets sans contact. Ces derniers, s'ils étaient authentiques, ne seraient aucunement en contradiction avec les données scientifiques acquises. Il en est autrement des « apports », les spirites entendant par là l'apparition soudaine d'objets *apportés* par les « esprits » à travers l'espace, portes et fenêtres étant closes, sans faire perdre à ces objets leur forme première... On voit l'énormité impliquée par un semblable « phénoméne ».

(2) *Regurgitation and the Duncan mediumship*, 13 D. Roland Gardens South Kensington, London, S. W. 7, 1931.

reprises, s'écouler de la bouche et des narines du médium à une lumière passablement forte (une fois n'est pas coutume). Les longs festons blancs s'enroulaient autour du corps volumineux de M^{me} Duncan, s'allongeaient, se raccourcissaient, changeaient de forme, arrivaient jusqu'à terre, puis disparaissaient — apparemment par où ils étaient venus.

Un morceau de ce téléplasma a pu être prélevé à l'aide de ciseaux par un des assistants, ce avec l'autorisation du mari du médium : les observateurs ont d'une façon générale évité tout geste brutal ou subreptice qui eût pu fournir contre eux des armes au couple Duncan. Le morceau détaché a été analysé chimiquement et s'est trouvé être — du papier plus ou moins ordinaire. D'autres fois, semble-t-il, de la mousseline a figuré avec succès dans le même rôle. Les nombreuses photographies jointes au rapport Price n'en constituent pas le moindre attrait. Sur certaines d'entre elles, on voit M^{me} Duncan à demi recouverte de « matière téléplasmique. » Mais hélas !...

Dans cet ordre d'idées si la photographie est pour l'observateur scientifique la plus précieuse des alliées, elle est fatale pour les prétentions des fraudeurs. Un examen même superficiel de ces « voiles » mystérieux photographiés par les soins de M. Price révèle la présence de déchirures, d'ourlets, etc. attestant éloquemment leur origine sublunaire. Il y a plus : sur une ou deux de ces photographies, on constate la présence très nette d'un de ces gants de caoutchouc très minces dont font usage les chirurgiens. Ailleurs, au milieu d'un petit fleuve de « substance téléplasmique » on voit apparaître — une vulgaire épingle à sûreté anglaise.

(Ne désespérons pas, soit dit en passant, de voir affirmer par certains fanatiques — des faits analogues se sont produits déjà — que ledit *safety pin*, ledit gant de caoutchouc avaient été apportés par les esprits... Sourions et passons.)

Tous ces objets, le médium avait-il pu les loger dans son « estomac secondaire », puis régurgités, puis réabsorbés, quitte à les rejeter de nouveau une fois rentré chez lui ?

La preuve péremptoire n'est pas faite à cet égard, je le répète, mais la supposition, je l'ai déjà dit, est des plus plausibles. Le très rigoureux examen auquel le médium était soumis au début de chaque séance (après quoi on lui faisait revêtir une longue blouse noire fournie par le laboratoire) rend à peu près impossible une autre explication. Certes, le mari du médium est là, et c'est plutôt fâcheux, mais il est strictement surveillé et, tout compte fait, il ne semble pas qu'il ait pu aider tant soit peu sérieusement sa moitié, exception faite d'un seul cas, où il a peut-être contribué à faire disparaître les *corpora delicti* présumés (pp. 61-62).

Au total, cinq séances ont eu lieu au « Laboratoire National » de M. Price; une sixième devait suivre encore, mais le couple Duncan a préféré partir pour l'Ecosse sans crier gare. Précédemment, le médium s'était refusé à se laisser photographier aux rayons Röntgen. (M^{me} Duncan est revenue ensuite sur ce refus, mais alors que du point de vue des expérimentateurs son assentiment n'avait plus de valeur.) Il convient d'ajouter du reste que les « rayons » n'auraient pu révéler la présence ni de papier, ni de mousseline; il en aurait été autrement toutefois d'une épingle anglaise.

Il sera curieux de savoir si les séances auxquelles a présidé à Londres le directeur du *National Laboratory for Psychical Research* (le « Laboratoire » n'est pas identique, soit dit en passant, avec la *Société* des recherches psychiques : il existe même entre les deux une certaine rivalité); il sera curieux de savoir, dis-je, si ces séances auront mis fin à la carrière d'une dame, qui, quoiqu'on en dise, doit peser lourd dans les destinées du spiritisme anglais (son poids est, nous apprend-on, de 17 stone 4 ounces) (1). M. Price paraît en être certain pour Londres, il est moins affirmatif pour les régions « au nord du Tweed » (lisez : l'Ecosse). Pour ma part, je suis tenté de croire que, même si elle ne se hasarde plus à Londres (où M^{me} Duncan avait berné plusieurs mois durant la *London Spiritualist Alliance*, avant de venir s'échouer chez M. Price), ce n'est pas seulement au pays de Walter Scott qu'elle pourra recommencer à donner des séances, d'ici quelque temps. Le nombre de ses confrères des deux sexes dont la carrière aura été brisée par une *exposure* — pour parler anglo-saxon — est fort peu élevé. Actuellement, un certain Oscar S., de Landshut, en Bavière, a recommencé à figurer dans des séances dont quelques-unes tout au moins à prétentions scientifiques, en Allemagne et en Suisse, après

avoir été naguère démasqué et « lâché » par un expérimentateur tel que feu le baron de Schrenck-Notzing, qui certainement ne péchait pas par excès d'incrédulité. Et dans un fascicule récent de la revue *Zeitschrift für Parapsychologie*, de Leipzig, le directeur de cette revue, un docteur en médecine, se félicite de ces tentatives de « réhabilitation » et ajoute qu'il convient de les suivre avec beaucoup d'intérêt.

Attendons-nous donc à voir repaître un jour (pas de suite) M^{me} Duncan sur la scène — sous un autre nom peut-être. (Le fait s'est déjà produit pour un autre médium « Eva Carrière », de son vrai nom Marthe Béraud : là aussi les sceptiques avaient invoqué la régurgitation — et aussi la collusion — comme explication.) La circonstance que M. Harry Price ait tant insisté sur la régurgitation sans apporter de preuves péremptoires de la justesse d'une telle hypothèse, est quelque peu de nature, je le crains, à rendre pareille résurrection moins malaisée. A moins que...

A moins que le couple Duncan ne préfère faire volte-face. Là aussi, naturellement il y aurait plus d'un précédent à invoquer. Je constate, en rendant hommage à un tel désintéressement, que le mari du médium s'est refusé à toucher 100 livres sterling pour permettre au *National Laboratory* de cinématographier M^{me} Duncan en train de régurgiter, puis de réabsorber le « téléplasma ». Mais ce beau geste, ce refus magnanime est-il définitif? *Chi lo sa?*

* * *

Pour celui qui, pour une raison ou pour une autre, suit dans les périodiques spéciaux les phases par lesquelles passe la « métapsychique », le résultat négatif des séances Duncan ne présente rien d'inattendu. J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire : la métapsychique objective (« phénomènes » physiques de télékinésie, ectoplasmie, etc.) n'est qu'un vaste champ de ruines à proprement parler. M. Price ne sera pas de mon avis, je le sais, et l'impartialité me fait un devoir d'ajouter qu'avant de nous donner son intéressant rapport sur M^{me} Duncan, il a publié sur Rudi Schneider, le médium « physique » autrichien, un volume dans lequel il affirme, en se basant sur vingt-six séances « expérimentales », que la médiumnité de ce jeune homme est bien authentique. Peut-être. Mais, pour ma part, je crois que nous voyons déjà poindre l'aube du jour où tout *Psychical Researcher*, tout « parapsychologue », tout « métapsychiste » à mentalité scientifique pourra en toute conscience se refuser à examiner *certaines* catégories de « phénomènes » *de plano*, la preuve que ces « phénomènes » n'existent tout simplement pas ayant été faite dans la mesure dans laquelle il est en général possible de prouver une négation. J'estime que dès à présent cette preuve négative est à peu près fournie pour les « apports ». Pour l'« ectoplasmie » ou « téléplasmie », la situation est peut-être un peu moins désespérée; mais là aussi, la probabilité que le « phénomène » est en réalité inexistant augmente lentement mais sûrement à mesure que les années s'écoulent, que les *experimenta crucis* échouent et que les démasquages se multiplient. Nul n'a moins de goût que moi pour les négations aprioristiques, et c'est des deux mains que je suis prêt à souscrire à cette belle déclaration de sir Oliver Lodge, un astre de toute première grandeur au ciel de la chimie contemporaine : « Je ne me propose de rejeter aucun fait bien attesté pour des raisons d'ordre aprioristique ». Mais encore faut-il que nous disposions de semblables attestations, faute de quoi pareille attitude ne se justifierait pas. Elle ne serait même qu'une perte de temps.

Je ne veux pas conclure sans ajouter que le rapport de M. Harry Price sur les séances Duncan se lit avec intérêt, que le ton en est fort objectif et l'esprit scientifique. C'est là en tout cas, une contribution de valeur à l'étude d'un « problème » qui a la vie dure notwithstanding une série innombrable de démasquages, mais au sujet duquel il devient de plus en plus difficile de s'illusionner...

« Les gens que vous tuez se portent assez bien. » Les médiums démasqués aussi. Cependant l'heure devra bien sonner où la preuve aura été faite. Le rapport Harry Price n'est pas de nature à nous faire entendre de suite l'horloge fatale. Mais peut-être aura-t-il hâté le moment où seront tombés les derniers voiles (voiles n'ayant rien d'ectoplasmique!) et où la vérité — une vérité peut attrayante et toute pétrie de désappointements — se sera manifestée aux yeux de tous ceux qui, dans ce domaine étrange, ne sont prévenus ni dans un sens ni dans l'autre.

(1) Il y a 6 kilos 35 dans un stone et 28 gr. 1/3 dans un ounce.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Une nouvelle traduction de l'« Imitation de Jésus-Christ »

Quelle surprise posthume! Quelle paradoxale découverte! Une traduction de l'« Imitation » par André Beauvier, le chroniqueur théâtral de la *Revue des Deux Mondes*, le critique des œuvres très profanes de la littérature, qui était loin de passer pour dévot, qui appartenait à la génération renanienne et en avait gardé longtemps le sourire sceptique. On savait assurément qu'il en était revenu, que dans un discours à Stanislas, en 1911, il avait prêté la jeunesse contre le badinage démoralisant qui joue avec les vérités essentielles, mais ce Nicodème de la foi n'avait laissé échapper son secret que trois jours avant sa mort subite, le 6 décembre 1925, à Eyreux, dans une conférence faite par lui au bénéfice d'une œuvre de charité sur ce thème « Notre maître le passé ». En effet, sans y être obligé par son sujet, il avait dit : « Comment n'aimerions-nous point, jusqu'au dévouement le passé, ou, autant dire, la série des années qui nous rejoignent aux années où Dieu nous a donné son Évangile, quand parmi nous, car c'était déjà nous, vivait et parlait la vérité sous le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ? » Et cette tardive profession de foi avait provoqué de vifs applaudissements. Qui eût soupçonné cependant, que depuis plusieurs années l'éminent critique avait fait de l'« Imitation » son livre de chevet et, dans un tête-à-tête de chaque matin avec l'immortel ouvrage, s'était appliqué à en exprimer tout le suc dans une traduction? C'est à la sollicitude de M^{me} André Beauvier que l'on doit la mise au point du précieux manuscrit et sa publication. Le volume vient de paraître chez Bernard Grasset avec une magistrale préface de Georges Goyau qui nous découvre le mystérieux travail de la grâce accompli dans cette âme d'élite et fait valoir l'exceptionnel mérite de cette œuvre littéraire digne du grand écrivain.

Éloquent témoignage rendu à la vérité chrétienne cette publication est aussi un événement littéraire. La traduction de Beauvier rajoute à l'« Imitation » en lui gardant son allure archaïque. L'humanisme s'est battu avec le vieil auteur du XV^e siècle, il a serré de près jusqu'à le calquer son latin abrupt, il l'a conquis et emporté de haute lutte. Maître de toutes les ressources de la langue française, rompu à la science intime de son vocabulaire et de sa syntaxe, il l'a ployée sous la langue latine du moyen-âge pour lui faire rendre toute la force de l'original. Il a marqué la coupe métrique qui n'est pas jeu d'esprit chez Thomas de Kempen mais moyen mnémotechnique, sans aller cependant jusqu'à l'heureuse innovation, toute récente, du Père Compaing qui a pour la première fois rétabli la disposition typographique de la métrique.

M. Georges Goyau subtilise, peut-être, en cherchant à expliquer le goût passionné de Beauvier pour la prose cadencée et volontiers antithétique de l'auteur de l'« Imitation » par la préférence que le traducteur n'aurait cessé d'accorder à Sénèque dont le style haché et prétentieusement sentencieux était admiré de la jeunesse de son temps. Je crois que c'est chercher bien loin, dans les souvenirs classiques un rapprochement inutile. Devant cette latinité qui sent le cloître, chargée d'idées qui se balancent, rythmée avec art pour se graver facilement dans l'esprit, Beauvier a compris d'instinct que la forme périodique l'alanguirait et lui briserait les nerfs. J'ai peine à croire que l'ombre de l'auteur de la Lettre à Lucilius, précepteur du jeune monstre Néron, ait visité sa pensée.

Mais, à son tour, comme tant de lecteurs de ce livre de l'humanité, comme l'appelle le Père Hoornaert dans son charmant opuscule « Le plus beau livre » Beauvier en a subi l'irrésistible ascendant. Il y a dans ce livre une force mystérieuse qui vous arrache soudain à toutes les attractions de la terre et vous jette dans la sphère éternelle. Personne au monde n'a fait sentir comme lui le néant de ce qui passe, l'unique valeur de ce qui demeure. Personne comme lui ne vous dégrise du monde, de ses voluptés et ne vous grise de l'amour de la Croix. Évidemment, l'Évangile mis à part, il n'y a pas de livre aussi rassérénant, aussi pacifiant et qui, si je puis dire, mette l'âme en cellule au milieu du tumulte d'ici-bas. Il est le refuge des désabusés de la science, des désemparés de la vie, de tous les égarés des luttes terrestres.

Il a des dictames pour toutes les plaies, des toniques pour toutes les débilites. Il est mystique et pratique, d'une fine psychologie et d'un rare bon sens, simple et profond, il est le seul livre universel, adapté à toutes les situations. A chaque fois qu'on y revient, après l'avoir quitté quelque temps, on lui trouve une saveur nouvelle et ceux qui l'ont fréquenté journellement, ceux-là même qui l'ont su par cœur, comme Ampère, ne s'en sont jamais lassés.

Pour ne parler que de la France, il a sollicité le génie de Corneille, grand homme, grand poète, grand chrétien, et le talent hors de pair du malheureux Lamennais. Il y aurait une curieuse étude à confronter avec l'insurpassable original la traduction en vers de Corneille, celle de Lamennais et la dernière sortie de la plume de Beauvier. Cette étude comparative devrait tenter un aspirant au doctorat, elle serait fertile en suggestions littéraires et psychologiques, car l'âme se devine même dans l'accent du traducteur.

* * *

Sans prétendre à ce travail, je voudrais mettre sous les yeux du lecteur un spécimen intéressant qui leur donnera une juste idée de la valeur respective des trois traductions faites par des maîtres incontestés. Je choisis le numéro 3 du chapitre XII du livre II, intitulé « De la voie royale de la sainte Croix ».

Le texte original porte :

Ecce in cruce totum constat, et in moriendo totum jacet : et non est alia via ad vitam et ad veram et internam pacem nisi via sanctae crucis et quotidianae perfectionis.

Ambula ubi vis, quaere quodcumque volueris et non invenies altiorem viam supra, nec securiorem viam infra, nisi viam sanctae crucis.

Dispire et ordina omnia secundum tuum velle et videre, et non invenies nisi semper aliquid pati debere, aut sponte aut invite, et ita crucem semper invenies.

Aut enim in corpore dolorem senties, aut in anima spiritus tribulationem sustinebis.

On sait qu'après l'échec de *Pertharite*, Corneille blessé au vif se retira du théâtre pendant sept ans. Il se recueillit dans sa bonne ville de Rouen « où la main qui crayonna l'âme du grand Pompée » tenait les registres de la paroisse dont il était marguillier et se consacra, pour calmer son ressentiment, à de pieuses traductions. C'est en 1655 que parut l'« Imitation » traduite et paraphrasée par Pierre Corneille, conseiller du Roi, dédiée au pape Alexandre VII. Elle ne tarda pas à être imprimée à Bruxelles par lettres patentes de Philippe IV, le 24 décembre 1663, chez François Foppens. J'ai sous les yeux l'édition de 1723, privilégiée par Philippe V. Voici la grave et solide éloquence poétique que Corneille a tirée du passage cité :

Ainsi pour arriver à cette pleine joie,

Tout consiste en la Croix et tout git à mourir.

C'est par là que le Ciel se laisse conquérir,

Et Dieu pour nous sauver n'a point fait d'autre voie.

La véritable vie et la solide paix

Le calme intérieur de nos plus doux souhaits,

Le vrai repos enfin, c'est la Croix qui le donne;

Apprends donc sans relâche à te mortifier.

Et sache que qu'on aspire à la couronne

C'est à la seule Croix qu'il se doit confier.

Revois de tous les temps, l'image retracée,

Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,

Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,

Jusqu'au fond de la terre abîme ta pensée;

Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,

Vois ce qu'a de plus sûr l'humiliation,

Ne laisse rien à voir dans toute la nature.

Tu ne trouveras point à faire d'autres choix;

Tu ne trouveras point ni de route plus sûre

Ni de chemin plus haut que celui de la Croix.

Va plus outre, et de tout absolument dispose,

Règle tout sous ton ordre au gré de ton désir,

Tu ne manqueras point d'objets de plaisir,

Tu trouveras partout à souffrir quelque chose,

Où de force on de gré, quoi qu'on veuille espérer

Toujours de quoi souffrir et de quoi soupirer

Nous présente partout la Croix inévitable;

Et nous sentons un corps toujours quelque douleur,

On quelque trouble en l'âme encore plus intraitable

Qui semblent tour à tour nous livrer au malheur.

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 267

CAPITAL fr. 1.000.000.000.00

RÉSERVE fr. 1.078.000.000.00

FONDS SOCIAL fr. 2.078.000.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

- MM. Jean Jadot, Gouverneur;
- Emile Francqui, Vice-Gouverneur;
- Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
- Gaston Blaise, Directeur;
- Auguste Callens, Directeur;
- le baron Carton de Wiart, Directeur;
- Félicien Cattier, Directeur;
- Willy de Munck, Directeur;
- Charles Fabri, Directeur;
- Alexandre Galopin, Directeur;
- Henry Le Bœuf, Directeur;
- Adolphe Stoclet, Directeur;
- Firmin Van Brée, Directeur;
- Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

- MM. le Prince Jean de Mérode;
- Edmond Solvay;
- G.-H. Adan;
- Léon Ellat;
- le baron Adrien de Montpellier;
- le baron A. d'Huart.
- Baron de Trannoy;
- G. Mullie;

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

- Rue du Midi, 8, Bruxelles
- Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
- Parvis St-Gilles, St-Gilles;
- Square Sainctelette, 17, Bruxelles;

- Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
- Place Liedts, 18, Schaerbeek;
- Rue du Bailly, 79, Ixelles.

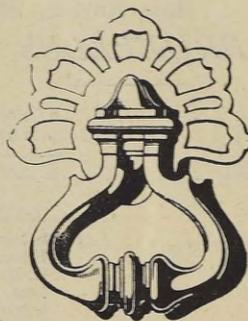
BOIN-MOYER SOEN

LUMINAIRE

SERRURERIE

FER FORGE
D'INTERIEUR

BRONZES
D'ART



142 RUE ROYALE A BRUXELLES

SUCCURSALE A ANVERS :

31, LONGUE RUE DES CLAIRES (MELK
ET A LONDRES, 177, REGENT STREET

ATELIERS : 24, RUE D'ALBANIE

**Les plus belles
Photographies**

PORTENT LA MARQUE

P. I. A.

Tous formats en grande série jusqu'au 50 x 60 cms.

Cartes Vues

en tous genres et sur tous papiers bromure

Spécialité de Cartes, Carnets, Dépliants
pour

**Couvents, Missions, Pensionnats,
Châteaux, Hôtels, Usines, etc.**

Travaux de Publicité

S. A. Photographie Industrielle et Artistique

(P. I. A.)

Téléphone 15.84.67

80, rue de Waelhem

BRUXELLES

790

- Phototypie Industrielle Belge -

TRAVAUX INDUSTRIELS
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

Typographie - Lithographie

IMPRESSIONS DE LUXE ET ORDINAIRES

Rue des Étangs-Noirs, 83-85, BRUXELLES

Téléphone : 26.70.61

Chèques-Postaux :
1775.07

Regist. du Commerce de Brux.
16.216

Maison Ern. THILL

Spécialité de Cartes Postales Illustrées

157, rue Potagère - BRUXELLES

Adresse télégr. : Thill 17.93.88 Bruxelles-

Téléphone : 17.93.88 - Reg. de Comm. Bruxelles 414

Fournisseur de la majorité d'institutions religieuses,
:: pédagogiques et philanthropiques du pays ::

Prise des clichés par opérateurs spécialisés

:: Devis sans engagement sur demande ::

AU SALON HOTCHKISS

PRESENTE SA NOUVELLE 6 CYLINDRES

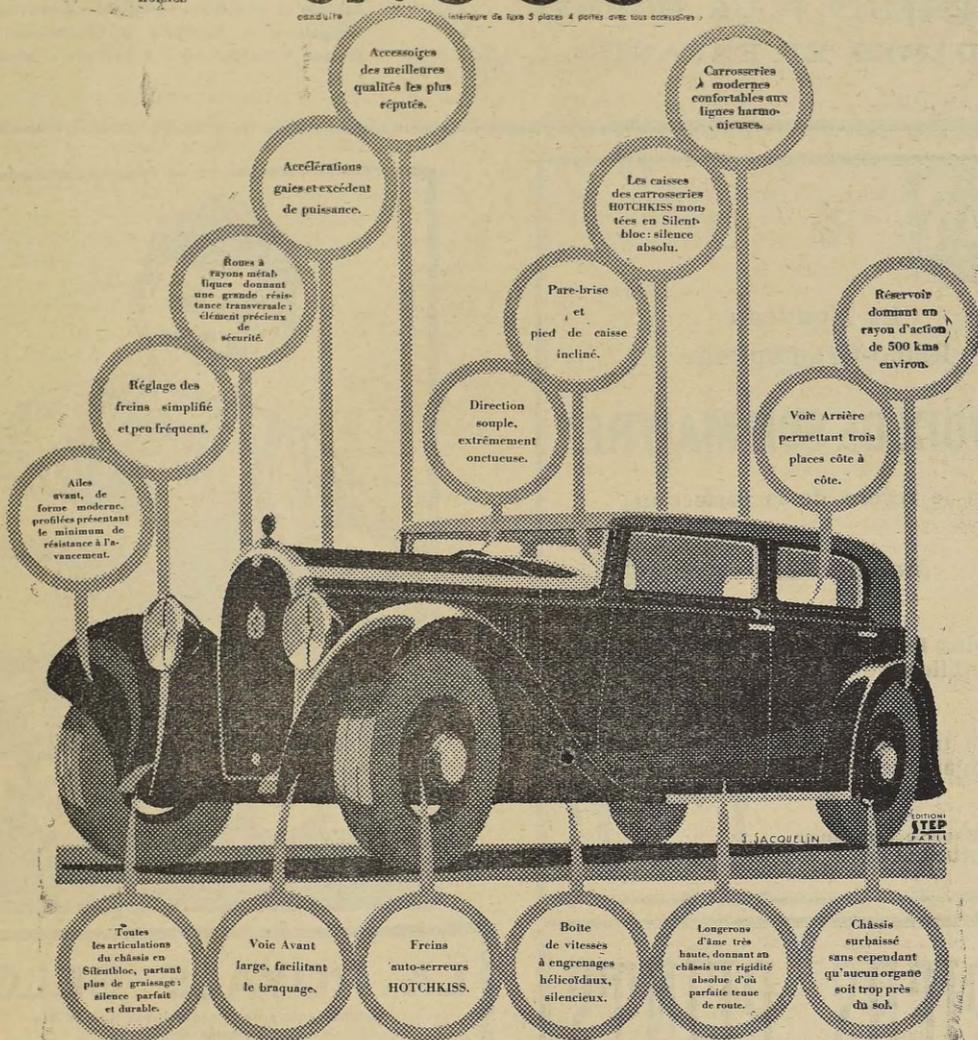
87.000^{FRS}

Il est en toutes choses en Juste Milieu et des limites tracées, au-delà et en-deçà desquelles ne peut se trouver la raison.

HORACE

caractéristiques

Intérieur de type 5 places 4 portes avec tous accessoires



SALON D'EXPOSITION
4 & 5, B^d DE WATERLOO
PORTE DE NAMUR
TÉLÉPHONE : 124189

Distributeur exclusif :
R. M. HELAERS

GARAGE DU
RÉSIDENCE PALACE
155, RUE DE LA LOI
BRUXELLES
TÉLÉPH. : 331960 & 330340

Distributeur exclusif : R. M. HELAERS

Salon d'exposition :

4-5, Bd de Waterloo (Porte de Namur)

Tél. 12.41.89

Garage du Résidence Palace

155, rue de la Loi-Bruxelles

Tél. 33.19.60 - 33.03.40

A LA GRANDE FABRIQUE

Maison fondée en 1877

Téléphone 12 63 03

Compte Chèques Postaux 12.888

ESDERS

VÊTEMENTS POUR HOMMES
DAMES ET ENFANTS

26, rue de la Vierge Noire
BRUXELLES

Vêtements de sports et de voyages

Livrées et uniformes - Lingerie - Bonneterie
Chapellerie - Ganterie - Chaussures -
Canots - Farapiutes - Fourrures - Modes



Le Nouveau
Radio-Gramophone

“LA VOIX DE SON MAITRE”

bat le record de la perfection

Modèle 521

Demandez la brochure
explicative

Démonstration sans
engagement

171, bd Maurice Lemonnier
BRUXELLES



ÊTES VOUS CIRÉ
AU
“NUGGET”
CE MATIN?

PAPIERS PEINTS

Maison Magis & Henn

Rue du Vieux Mayeur, 45 — LIÈGE

Téléphone 105.28

PRIX DE GROS

936

LA ROYALE BELGE

Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 250.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL

Adresse télégraphique :
Royabelass

Téléphones :
179.62 - 179.63 - 177.62

SIÈGE SOCIAL :

68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES